

Entreprendre l'explication des rites sacrés de la sainte messe ressemble assez, pour beaucoup de Chrétiens, à leur faire découvrir ce **trésor caché** dont Jésus parle dans l'Evangile (Matth., XIII-44). Aussi est-ce avec la flamme de l'amour de Dieu au cœur et un très grand respect que j'invite mes Lecteurs à étudier avec moi cette liturgie, imaginée par des hommes certes ; mais sous l'inspiration du Saint-Esprit, et qui fut le guide sûr de millions de Chrétiens, vivant avec le prêtre, le drame renouvelé de leur Salut, sur l'autel.



péchés par le sang du divin Agneau, je jouisse des joies éternelles"... Tandis qu'il ceint le **cordon**, il dit, "Ceignez-moi, Seigneur, d'un cordon de pureté et éteignez dans mes reins tout élan pervers, afin qu'en moi rayonnent les vertus de continence et de chasteté"... En plaçant

Mais avant toute réflexion, écoutons la voix de la Sainte Eglise. Le Concile de Trente enseigne : "La nature de l'homme est telle que, difficilement, il s'élève à la méditation des choses divines sans l'aide extérieure qui l'y soutient. C'est pourquoi l'Eglise, en pieuse mère, a-t-elle institué des rites, en vertu desquels, telles formules, à la messe, seraient prononcées à voix basses, telles autres à haute voix. De même, instruite par les Apôtres et la Tradition, elle a établi des cérémonies, bénédictions mystérieuses, lumineuses, encensements, ornements et beaucoup de choses de ce genre destinées à rappeler la majesté d'un si grand Sacrifice, et aussi à exciter l'esprit des Fidèles à s'élever, par ces signes extérieurs de la religion et de la piété, à la contemplation des choses très hautes cachées en ce Sacrifice" (Sess., XXII, c. 5).

Quand on a lu un tel texte, qu'il faudrait inscrire en lettres d'or dans le vestibule des églises, on ne peut que se **détourner avec horreur** de l'Ordo protestantisé inventé de toutes pièces par Paul VI ; et **admirer avec respect la messe restaurée et codifiée pour jamais** par Saint Pie V. C'est dans ces sentiments que nous allons poursuivre notre étude.

Avant la messe

Tout ce qui est grand et difficile demande une préparation sérieuse ; combien plus vraie est cette remarque quand il s'agit d'aborder ce qui est **sublime**, c'est-à-dire la sainte Messe. Cette préparation est avant tout une **vie chrétienne dominée par l'état de grâce**, disposition capitale pour aborder le Mystère. La préparation immédiate se fait durant les quelques minutes qui précèdent le saint Sacrifice. Le vrai Chrétien ne s'arrête pas sur le parvis du sanctuaire ; en prenant de l'eau bénite, qui est un sacramental, il fait un acte de **contrition**, puis attend l'arrivée du Célébrant dans les sentiments qu'il aurait eus s'il avait été sur le Calvaire.

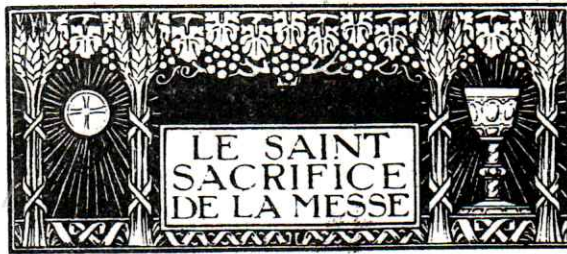
A la **sacristie**, le prêtre s'efforce d'écarter les importuns qui détourneraient son esprit de la méditation. Il se **lave les mains**, en disant : "Seigneur, donnez à mes mains une pureté qui bannit toute tache, afin que je puisse vous servir avec un esprit et un corps sains". Puis, il place sur sa tête un linge blanc appelé **amict**, en disant : "Placez, Seigneur, sur ma tête le casque du Salut, qui me permettra de combattre les assauts de Satan". En revêtant l'**aube**, il fait cette prière : "Enlevez de moi, Seigneur, toute souillure, et donnez-moi un cœur pur, pour que, débarrassé de mes

(Lire la suite, même page, col. 2)

à son bras gauche le **manipule**, il prie en ces termes : "Que je mérite, Seigneur, de porter le manipule de pleurs et de douleurs, afin que je reçoive un jour la récompense de mes efforts". En plaçant sur son cou l'**étole**, il dit : "Rendez-moi, Seigneur, la robe d'innocence que j'ai perdue dans le péché de mes premiers parents, et, bien que j'en sois indigne, je m'avance vers le mystère sacré, pour mériter la gloire éternelle". Tandis qu'il revêt la **chasuble**, il dit : "Seigneur qui avez dit "Mon joug est suave et mon fardeau léger", faites que je le porte de manière à mériter votre grâce". Enfin, il pose sur sa tête la **barrette**, et joint les mains.

Cinq couleurs sont prescrites pour les ornements sacerdotaux : le blanc, le rouge, le vert, le violet et le noir. Dans quelques Pays, le bleu a été accordé pour les fêtes de la sainte Vierge. Le **blanc** signifie la joie, l'innocence, la gloire angélique, le triomphe des saints, la dignité de la victoire du Rédempteur. Le **rouge** symbolise par son éclat de feu et par sa couleur, le sang : il est affecté aux fêtes du Saint Esprit, de la Croix, de la Passion des Martyrs, et des douze Apôtres. Le **vert**, cette teinte du printemps, est le symbole de l'espérance ; on l'emploie durant le temps qui signifie, dans la mystique liturgique, le pèlerinage vers le Ciel, c'est-à-dire le temps après l'Epiphanie et la Pentecôte. Le **violet**, dont les reflets chatoyants et sombres saturent les yeux, était regardé dans l'antiquité comme la couleur significative de la royauté, de la puissance et de la richesse. L'Eglise a transposé plutôt que renversé ce symbolisme en l'appliquant à la pénitence, à la prière, dans l'affliction, à l'humiliation ; n'est-ce pas là, en effet ce qui vraiment nous enrichit et nous élève ? Cette couleur est celle du temps de l'Avent, de la Septuagésime, du Carême, des Quatre-temps, des Rogations et Vigiles. Le **noir** symbolise la puissance satanique révoltée contre Dieu, c'est pourquoi on l'utilise le Vendredi-saint, et, puisque l'Ange déchu est cause de notre mort, elle préside aux messes des Défunts. Deux fois dans l'année, au troisième dimanche de l'Avent et au quatrième dimanche de carême, on peut utiliser des ornements de couleur **rose**. Dès les premiers siècles, le prêtre s'avançait vers l'autel la **tête couverte**, d'un voile puis à partir du Xème siècle, il porta la barrette qui est désormais prescrite au même titre que les autres ornements du Célébrant.

Revêtu de ses ornements, les mains jointes en un geste suprême de supplication, le prêtre s'avance vers l'autel. Il ne s'agit pas du verbiage **conciliaire** ; non, autre Christ, il va **renouveler le sacrifice rédempteur du Calvaire**. (Cette étude sera poursuivie dans B.C. 100 et les autres numéros suivants de la revue).



Dans la primitive église, celle des catacombes, la **consécration** était faite, à l'imitation de la dernière Cène, telle que la décrivent les évangiles, (Matth., XXVI,26 ; Mc, XIV,22 ; Lc, XXII,19), c'est-à-dire au cours d'un repas liturgique. Mais comme les **abus** dont parle St Paul (I, Cor., XI,17/22) s'introduisirent bientôt, le repas fut remplacé par son **contraire, un jeûne rigoureux**. Ainsi, les vrais Catholiques qui se présentent de nos jours à la sainte Communion, à jeûn depuis minuit, sont les fidèles observateurs d'une pratique venue des origines chrétiennes.

L'AVANT MESSE

Le Célébrant quitte la sacristie, les **mains jointes**, parce que, écrit le pape Nicolas Ier (858-867), il représente le Christ, et, comme Lui, doit avoir les mains liées pour accomplir le Sacrifice. Si le prêtre célèbre une messe solennelle ou solennisée un dimanche, il porte la chape, et bénit dans le vestibule de l'église l'eau bénite dont il va asperger les Fidèles. Ce geste est un **sacramental** qui efface les **péchés véniels** de ceux qui ont au moins la **contrition imparfaite**. S'il n'y a pas d'**aspersion, le Célébrant, revêtu de la chasuble**, s'avance vers l'autel ; se découvre ; pose le calice sur la pierre aux reliques, si la messe est basse ; sinon, il fait la génuflexion, si le SS. Sacrement est au tabernacle, s'incline s'il n'y est pas, et dialogue les prières avec le Servant ou les Fidèles.

La première de ces prières est le **Judica me**. Tel, les premiers chrétiens qui le faisaient avant d'être jetés aux bêtes, le Célébrant s'enveloppe du **signe de la Croix**. Il affirme ainsi ostensiblement que c'est à la **Sainte Trinité** qu'il va offrir le **renouvellement du Calvaire**. A cet instant, l'antienne **Introibo** l'invite à songer au **bain d'innocence** que fut son **baptême**, et que chantent les psaumes sous la belle allégorie de l'**aigle** qui semble renouveler sa jeunesse en retrouvant son beau plumage d'antan (Ps., CV,5). Cette antienne **Introibo** est d'ailleurs la prière de St Augustin, que l'Eglise primitive mettait dans la bouche des Néophytes sortant des fonts baptismaux, pour aller recevoir, pour la première fois, la sainte Communion. Ainsi, le Célébrant prend rang dans la blanche cohorte des "Enfants nouvellement nés du Seigneur" (I. Pétri, II,2).

L'âme inondée des effluves de ce souvenir baptismal, le prêtre exprime dans le psaume "Judica me" cette joie dont parle St Paul qui "dépasse tout sentiment". Mais comme David, l'auteur de ce psaume, composé alors qu'il fuyait la colère de Saül, le Célébrant sent son cœur osciller entre la **confiance** et l'**appréhension**. Car il se sent jours environné par Satan, comme par "un lion rugissant" (I, Pétri., V-8), qui prend la figure d'un "homme injuste et trompeur". Mais heureusement, "Dieu est sa force". Et, appuyé sur Lui, avant de devenir le chantre du Très-Haut, il accordera la corde de la pénitence de sa harpe à l'unisson du **confiteor** qu'il va réciter dans un instant. Mais déjà il se sent pardonné de ses ultimes taches, et en dit par avance le merci à la Sainte Trinité : "Gloria Patri et Filio et Spiritui (Lire la suite, même page, col. 2)

Sancto". Ainsi "la lumière et la vérité" venues de Dieu vont guider les gestes et la voix de ce-

lui qui prête son être à Dieu pour être "**un autre Christ**"... Comme jadis le Seigneur guidait les Hébreux vers la Terre promise, ainsi le Célébrant, conduit par la main divine, marche désormais vers le sommet du **sacrifice, la consécration**. Se sentant emporté par cette souveraine **puissance**, le prêtre, ivre de **joie**, s'écrie : "Notre secours est dans le Seigneur" (Adjutorium nostrum...).

Cependant le Célébrant se sait à l'autel, **pécheur certes**, mais aussi **chef des pécheurs** qui comme lui aspirent à la purification qui les rendra moins indignes de participer à la sainte Eucharistie. Aussi avec eux, devant toute la cour céleste, en une sorte de prélude du **jugement particulier** qui nous attend à l'issue de notre vie terrestre, profondément **incliné, il récite le Confiteor**... La scène prend alors un sens dramatique : le Célébrant, transporté en esprit devant le tribunal de Dieu, contemple autour du trône divin entouré de la foule des Elus, la Très Sainte Vierge ; St Michel, chef des cohortes angéliques ; St Jean-Baptiste, le précurseur ; les SS. Apôtres et leurs chefs ; Saint Pierre et Saint Paul. Dans la lumière divine qui met à nu sa conscience, tremblant, il aperçoit les traces ultimes de ses fautes, et il murmure "**C'est ma faute, c'est ma faute, ma très grande faute**". Fidèles à l'Ecclésiastique qui dit que la "prière de celui qui s'humilie pénètre les Cieux" XXXV, 21), en foule, ses accusateurs détournent leur index des reliquats de ses péchés, et se tournent vers le Juge suprême pour solliciter son **ultime pardon**. Le peuple chrétien présent, entraîné par son exemple, récite à son tour le **Confiteor**.

Le prêtre répète alors la prière qu'avait murmuré pour lui l'assistance quelques instants auparavant : "Misereatur..." Mais cette fois, son accent revêt l'autorité sacerdotale, et la formule n'est plus, comme tout à l'heure, une **simple demande**, mais un **sacramental** qui efface les péchés aux âmes vraiment contrites : "Que le Seigneur Tout-Puissant et Miséricordieux vous accorde l'indulgence, l'absolution et la rémission de vos péchés". Les deux versets qui suivent sont empruntés au psaume 84, où le Prophète loue Dieu d'avoir délivré son peuple de la captivité d'Egypte (symbole de la captivité du péché), et lui demande de l'établir désormais dans la paix. Ce qui n'était qu'appel dans l'Ancien Testament (Ostende nobis, Domine, misericordiam ; montrez-nous, Seigneur, votre miséricorde), est devenu, par la messe, aujourd'hui, le Salut (Salutare tuum). C'est à ce moment que dans la primitive Eglise le prêtre mettait à son bras gauche le **manipule**, tandis que l'assistance alternait avec lui "Dominus vobiscum..."

On retrouve souvent dans la messe cette salutation. Elle nous vient des Hébreux. C'est avec elle que Booz saluait les moissonneurs (Ruth, II-4). St Paul l'adresse à son disciple Timothée (II. Tim., IV-22). Voici son sens mystique. Le prêtre, à l'autel, présente les prières de l'assistance. Mais au préalable, il demande que Dieu qu'il souhaite présent en elle dirige, à son appel, son propre esprit, afin d'être exaucé.

Le Célébrant**monte à l'autel**

Le prêtre étend les mains, comme pour chercher au Ciel un ultime secours avant d'aborder l'autel du sacrifice. Et, d'une voix intelligible, il invite les assistants à la prière pour obtenir l'effacement complet des péchés de tous ; les siens et ceux de ceux qui vont prendre part à l'auguste sacrifice : "Orémus !" (Prions!). Puis, à voix basse, tandis qu'il gravit les degrés lentement, il murmure : "Nous vous supplions, Seigneur, d'ôter nos iniquités, afin que nous puissions entrer dans votre sanctuaire avec un esprit pur".

Arrivé au centre de l'autel, le prêtre se rappelle, dit St Athanase, cette femme dont parle l'Evangile, qui, malade, touche avec confiance le manteau de Notre-Seigneur, et fut guérie (Matth, IX-21/22). Et, puisque mystiquement l'autel représente le Christ uni à son Corps mystique, il pose ses lèvres sur la pierre sacrée dans laquelle sont enfermées des reliques des martyrs. La liturgie montre ici, combien elle est humaine et répond aux besoins du

coeur. Le **baiser** que le monde pervers, si souvent dénature en le vidant de sa noblesse pour en faire les prémices de la jouissance passionnelle, ou encore l'identifie à celui du traître Judas, l'Eglise le prescrit au Célébrant comme le **signe sacré de son amour pour son Dieu**. Et tandis que le prêtre dépose ses lèvres sur le corporal, il dit : "Nous vous prions, Seigneur, par les mérites de vos saints dont les reliques sont ici, et par les mérites de tous les saints, qu'il vous plaise de me pardonner mes péchés".

Souvent, au cours de la messe, le prêtre renouvellera ce baiser notamment avant les "Dominus vobiscum" ; il sera signe de **bénédictio**, comme une sorte de mot d'ordre et de grâces que le Célébrant prend auprès du Christ avant de s'adresser aux Fidèles. Avant la **consécration**, il sera signe d'hospitalité de la part du Christ qui va accueillir les pauvres voyageurs que nous sommes, exilés sur terre, et nous serrer sur son coeur avant de nous nourrir de sa chair. Après la **consécration**, le baiser du Célébrant est le sceau qui authentifie son amour. A la **fin de la messe**, précédant la bénédiction finale, le baiser du Célébrant publie son union avec les Assistants dans l'amour du Christ.

En Bretagne, jadis, une cérémonie avait lieu aux enterrements des prêtres. Elle symbolisait le baiser du Défunt à son Dieu dans les parvis de l'éternité : les porteurs, à la fin de la messe, faisaient toucher le cercueil à la pierre sacrée de l'autel, en un ultime baiser.

Première Partie**La messe dite des Catéchumènes**

Les **catéchumènes** étaient, dans la primitive Eglise, les **païens** qui se préparaient au baptême. Ils n'avaient droit d'assister qu'à la première partie de la messe. Comme le Christ préparait durant sa vie mortelle ses Apôtres à la dernière **Cène**, ainsi le Célébrant, dans cette Partie, prépare les uns au sacrement qui fait les Chrétiens, et, aux autres, rappelle la grandeur de leur adoption divine.

Encensement de l'autel

Si la messe est célébrée....

(Lire la suite même page, col. 2)

.... solennellement, le prêtre bénit l'encens que lui présente le ministre (diacre ou servant) en disant : "sois béni par Celui en l'honneur duquel tu seras brûlé". Puis, tel Marie-Madeleine déposant un vase de parfum aux pieds du Seigneur, agite l'encensoir pour faire monter autour de l'autel qui est le Christ symbolisé (rappelons-le) "un parfum d'agréable odeur". Ensuite lui-même est encensé, en signe de respect, d'exorcisme et de rappel qu'il n'est pas seulement **prêtre**, mais aussi, comme son divin Maître, **victime**. Pour les deux premiers de ces motifs, les Fidèles sont à leur tour encensés. En droit strict, l'encensement ne doit avoir lieu qu'aux messes avec Diacre et S/Diacre ; mais dans presque tous les diocèses de France un **indult romain** permet cet encensement à la messe chantée du dimanche.

L'Introït

Le mot "introït" vient du latin "introitus", qui signifie **entrée**. Le Célébrant en récite le texte à voix basse ; le chœur le chante aux messes solennelles ou solennisées. C'est ce texte qui donne en résumé **l'idée essentielle de la messe célébrée** ; un verset de psaume l'accompagne qui rappelle le psaume que jadis on chantait en entier. Avant de prononcer les paroles de l'introït, le prêtre se **signe**, sauf aux messes de requiem où il bénit le missel, car l'introït des messes **en noir** ne s'adresse pas à l'assistance, mais représente la prière suppliante de l'Eglise pour les Trépassés.



L'étude des introïts est particulièrement fructueuse pour l'âme. A titre d'exemples, à **l'Epiphanie**, c'est le Christ qui apparaît comme Dieu et Roi à Jérusalem, ville qui n'est autre que la figure de l'Eglise. "Ecce advenit..." dit le Célébrant : "Voici que vient le Seigneur revêtu de sa puissance. Si l'on médite le verset qui suit ce texte, on revit la procession des Rois mages prophétisée : "Les rois de Tharsis et des îles offrent des présents, les rois d'Arabie et de Saba apportent des offrandes. Que stimulés par cet exemple mes Lecteurs préparent leur assistance à la messe avec un bon commentaire du psautier.

Examinons l'introït de la messe du commun des Vierges non martyres. Le Célébrant qui arrive à l'autel symbolise l'**épouse** du Christ, c'est-à-dire **l'Eglise** unie aux saints de la terre et du Ciel. Le verset est l'accueil de l'**époux divin** : "Vous avez aimé la justice et haï l'iniquité ; c'est pourquoi Dieu, votre Dieu, vous a ointe de l'huile d'allégresse et choisie de préférence à vos compagnes". La réponse de l'épouse suit : "Mon coeur a laissé échapper une parole de bonheur ; je consacre mes oeuvres au Roi". Dans leur raccourci ces paroles offrent une riche matière à la méditation. Complétées par le psaume 44 qu'un verset rappelle, elles donnent à cet introït une profondeur mystique ; elles deviennent le chant nuptial du Christ et de son Eglise.

Dans les derniers dimanches après la Pentecôte, les introïts expriment la **nostalgie de l'Eglise** qui attend le second avènement du Christ. Ce sont des appels vers la paix sereine de l'éternité... La vie terrestre est comparée à la Captivité de Babylone (ps. 84).

L'introït (suite)

Parfois, il suffit, à la liturgie de l'introït d'un mot, pour éclairer notre prière, c'est une sorte d'appel bref, un rayon de lumière: tel est "**Gaudete**" (réjouissez-vous) au IIIème dimanche du temps de l'Avent, qui sous-entend: "parce que l'avènement du Sauveur est proche". Autre exemple: "**Reminiscere**" (rappelez-vous) du IIème dimanche de carême. De quoi faut-il se "rappeler" sinon de faire pénitence. Citons encore "**Laetare**" (exultez!) du dimanche de la mi-carême. C'est le jour en effet où ceux qui sont entrés dans l'esprit de la sainte Quarantaine voient la moitié de leur pénitence accomplie.

Guidés par ces mots d'ordre, les Assistants de la sainte messe savent désormais dans **quels sentiments** il leur faut vivre le **sacrifice** que le Christ va renouveler devant eux. Mais ce mystère est à ce point transcendant à nous, humbles mortels, qu'on ne peut y assister, encore moins y communier, qu'en **suppliants**; d'où la **triple supplications aux neuf appels du kyrie**.

Kyrie

Le **prêtre célébrant** est en quelque sorte sur le **seuil du mystère**. Ainsi qu'on le fait devant une porte, il va frapper pour entrer: ce seront les **appels déchirants** des exilés de la terre vers le Seigneur. Uni à ses Fidèles, le prêtre; il implorera neuf fois la miséricorde du Très-Haut, à voix basse, au milieu de l'autel à la messe lue, assis au fauteuil pour en écouter le chant aux messes solennisées ou solennelles. Le **kyrie** date du Concile de Latran (529). Il utilise la langue grecque, en usage dans l'Eglise primitive. Cela permettait à St Augustin de se servir de cette prière pour rappeler aux Hérétiques Ariens que le Christianisme n'est pas réservé aux seuls Latins; mais s'adresse à toutes les nations. Quand le patriarche Photius détacha l'Eglise d'Orient du siège de Pierre, on aimait à voir dans le **kyrie** un cri de **souffrance** de la mère-Eglise rappelant les schismatiques à l'unité.

Serait-ce pour cette raison, que poussés par la folie oecuménique, les Conciliaires ont si maltraité le Kyrie? Ils l'ont tout d'abord réduit à trois invocations, puis à deux, enfin dans presque toutes leurs "**célebrations**", purement **supprimé**. Je serais cependant porté plutôt à croire que la vraie raison de cette éviction, a pour but de mettre au **tombeau de l'oubli le mystère de la sainte Trinité**, grand **obstacle** aux **embrassades** avec les **Juifs et les Mahométans**. Car les trois premiers Kyrie chantent la gloire du **Père des Cieux**; les trois Christe, celle du **Fils du Très-Haut**; les trois derniers Kyrie s'adressent au **Saint-Esprit**. Le prêtre en les récitant, le peuple en les chantant, rejoignent les humbles supplications des aveugles de l'Evangile (Matth., IX/27; XX/30), la prière des lépreux (Matth., VIII/2) et la persévérante sollicitation de la Chananéenne (Matth., XV/21-28). Le Kyrie est encore une hymne d'action de grâces à **Dieu, le Père**, auquel on attribue la **création**; à **Dieu, le Fils**, notre **Rédempteur**; à **Dieu, le Saint Esprit**, notre **sanctificateur**. Autant d'élan surnaturels disparus du "**pseudo-missel-conciliaire**", où j'ai relevé, par contre, la biographie de **Lénine** et un entrefilet sur le **métron parisien**!?

(Lire la suite, même page, col. 2)

Le Gloria

Aux antipodes de telles billevesées, à la sainte messe, le Célébrant, après le Kyrie, se rend au milieu de l'autel, étend les bras, élève les mains vers le Ciel, récite ou chante selon le rite de la messe, "**Gloria in excelsis Deo**", en joignant les mains et s'inclinant au mot "**Deo**". Ces gestes que l'on retrouvera plusieurs fois durant la sainte messe veulent proclamer l'**amour** du prêtre pour son Dieu, implorer sa **miséricorde**, et protester de son **respect** en s'inclinant. Les clers présents s'unissent à lui en saluant de la barrette; les Fidèles saluent de la tête. Les mêmes signes de respect sont prescrits à la grand-messe au chant de **Adoramus** (Nous vous adorons) de **Gratias agimus** (Nous vous rendons grâces) et de **Suscipe deprecationem nostram** (Recevez notre prière).

Quand Pline le Jeune écrit à Trajan sa célèbre lettre sur les Chrétiens, c'est sans doute au **Gloria** qu'il fait allusion en parlant "l'hymne que chante les disciples de **Christus**". Le Gloria était en effet la prière du matin des premiers Chrétiens. Ils voyaient en lui le résumé de l'histoire de leur Salut: ses premiers versets ne reprennent-ils pas le chant des anges de la Nativité du Seigneur. On ne le chantait pour ce motif, dans l'Eglise primitive, qu'à la messe de minuit, à Noël. Lors des grandes controverses trinitaires, le pape Symmaque, en 500, le fit réciter et chanter les dimanches comme l'affirmation solennelle du mystère de la sainte Trinité. Saint Pie V l'introduisit dans toutes les messes, sauf aux messes votives et aux messes de pénitence (carême et advent). On peut considérer cette magnifique prière non seulement sous son aspect trinitaire mais encore comme le chant jubilant des enfants reconnaissants, fidèles et suppliants du Seigneur: en effet,

- Il est une **louange à Dieu le Père**: "nous vous louons, nous vous bénissons, nous vous adorons, nous vous glorifions.
- Il affirme la **filiation divine du Fils devenu notre Rédempteur**: nous affirmons que Jésus, Fils du Très-Haut, siège à la droite de Dieu; qu'il est le **saint** par excellence, l'**agneau** symbolisé par les propitiations de l'Ancien Testament, qui par sa mort nous a rachetés.
- Il se termine sur la **louange au Saint-Esprit**, notre sanctificateur.

Ainsi le **Gloria** apparaît comme l'**écho joyeux** de la supplication **angoissée** du **Kyrie**. Au Kyrie, répétons-le, nous avons exprimé notre besoin de **rédemption**. Au **Gloria**, convaincus que cette Rédemption est accomplie et que nous allons en revivre le sacrifice, à la messe, nous chantons notre **reconnaissance** à la Trinité, nous méritons la **paix** promise par les anges aux hommes de "**bonne volonté**", c'est-à-dire aux hommes **soumis à Dieu dans l'amour** et qui se veulent **obéissants à ses lois**.

Dominus vobiscum

Le Gloria étant terminé, le Célébrant baise l'autel. Il se retourne vers le peuple, et dit ou chante (selon la messe) "**Dominus vobiscum**" (Le Seigneur soit avec vous). C'est le salut de la **paix**. C'est une invitation pressante au **recueillement**: "Prenez garde, semble dire le Célébrant, faites attention, car ce qui va suivre est de la plus haute importance: je vais, moi, prêtre, parler à Dieu en votre nom.

(Lire la suite B.C. 103)



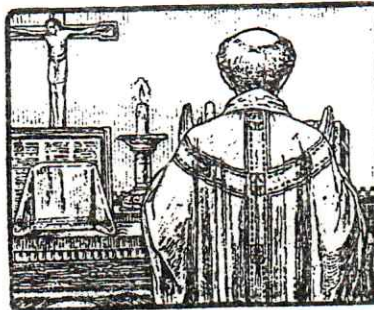
La collecte

Les oraisons

L'assistance a compris cet appel du "Dominus vobiscum". Elle répond: "Et cum spiritu tuo", ce qui signifie: "que le Seigneur soit avec votre esprit tandis que vous allez prier". Fort de cet encouragement fait sous forme d'imploration, le Célébrant, debout, car cette position fut, depuis la plus haute antiquité, celle du sacrificateur, invite à s'unir à lui: "Orémus" (= prions)... A certaines messes dites de pénitence, il fléchit le genou en disant "Flectamus genoua" (= faisons la genuflexion). A cette invitation, le diacre ou à défaut l'assistance répond, après avoir mis un genou en terre: "Levate" (= levez-vous).

Selon le rite sous lequel elle est célébrée, la messe comporte une, trois ou six oraisons. On les appelle "collectes", du mot latin "collecta" (= réunion), parce que jadis ces prières étaient dites quand l'Assemblée chrétienne achevait de se réunir, au retour de la procession qui précédait... Au cours de la messe, on rencontre d'autres oraisons qui pour le nombre et le sens correspondent aux collectes: on les appelle, après "l'Orate fratres", **secrètes**, et, après la communion, **postcommunions**.

Toutes ces prières, quel que soit leur nom, sont des invocations lapidaires qui, dans leur concision, s'adressent à Dieu le Père, et expriment le mystère de la fête célébrée sous une triple forme: **la louange, la demande, l'obsécration**. Leurs conclusions rappellent invariablement que toutes les grâces nous viennent par Jésus **crucifié**. Elles sont, par excellence, conformes à l'adage chrétien antique qu'à méprisé l'Ordo de Paul VI, et qui s'exprime ainsi: "**Lex orandi; lex credendi**" (= on prie comme on croit). A titre d'exemple, citons l'**oraison** de la Fête-Dieu: "O Dieu qui, sous un sacrement admirable nous avez laissé le mémorial de la Passion (= rappel du Mystère, accordez-nous (= la demande) pour votre Corps et votre Sang une telle vénération (= la louange), que nous obtenions de ressentir sans cesse en nous le fruit de votre Rédemption (= l'obsécration). Par J.-C. notre Seigneur (= La médiation du Christ) qui vit et règne en vous dans l'unité du St Esprit (= le Mystère de la Ste Trinité). Dans ces quelques mots (je crois bon d'insister) **toute la foi catholique se trouve résumée...** Toutes les oraisons du missel seraient à étudier ainsi, à méditer même...



C'est de la façon dont priait l'Eglise primitive que le prêtre récite les oraisons. De nos jours, nous prions les **maïns jointes**; les premiers Chrétiens priaient les bras étendus pour imiter le Christ en croix et signifier l'**ouverture** de tout leur être à la grâce. Plus qu'en un autre moment de la messe, le Célébrant se fait en récitant les oraisons, l'**avocat de ses Fidèles**: il saisit alors dans son être consacré leurs religieuses pensées, leurs pieux désirs, la ferveur de leurs supplications; et il concentre tous ces appels humains, et, lui, en union avec le Christ par son sacerdoce qui fait de lui un "autre Christ", donne à tout ce trésor une valeur d'infini pour qu'il soit agréé par la Ste Trinité.

A la fin de la première et de la dernière oraison l'assistance répond **Amen**. Ce mot nous vient de l'anti-
 (Lire la suite, même page, col. 2)

.... quité juive. Il a un double sens: c'est tout d'abord l'assentiment donné par les Fidèles à la prière du prêtre; mais c'est plus encore un acte de foi qui signifie: "je crois à tout ce qu'a exprimé votre prière".

Le **missel romain**, codifié par St Pie V, contient 35 oraisons. Il suffit de rappeler leurs titres pour découvrir la sollicitude de l'Eglise catholique pour les besoins spirituels et temporels des chrétiens: **oraison** pour la famille; contre les persécuteurs de l'Eglise; en temps de famine; en temps de guerre; en temps de calamité; pour demander la pluie, le beau temps etc...etc... L'évêque qui est demeuré catholique peut commander à ses prêtres d'ajouter une oraison dans des circonstances graves. En temps d'épidémie par exemple, à la veille d'élections qui décident du sort du Pays etc...

Le 25 juillet 1960, **Jean XXIII** s'attaqua au **missel romain** par son "motu proprio" Rubricarum instructum". Les premières victimes furent les oraisons. Le dimanche et aux messes chantées, il ne gardait plus qu'une seule collecte. Dans la même proscription disparaissaient les commémoraisons des saints dont la fête avait lieu ces jours là; disparaissaient aussi les magnifiques oraisons dites du temps, en l'honneur de la Très sainte Vierge, pour le salut de l'Eglise, pour les Vivants et les Morts etc...etc... C'était le début de l'ouragan qui allait tout emporter, de réforme en réforme, par la volonté de Paul VI et de son âme damnée Bugnini, pour en arriver à ce que Mgr Lefebvre a appelé "**le missel de Luther**". Dans ce missel, fruit de la collaboration des hérétiques et des Juifs avec Paul VI,

plus aucune trace du devoir de la **Réparation**, tant demandée, par le Sacré-Coeur; plus aucune affirmation que le **péché est la cause de tous les maux**; dans la liturgie des Défunts, jamais le mot **âme n'est prononcé** etc...etc... On comprend que ce recueil de "pauvreté liturgique" ait fait la joie des Protestants qui l'ont adopté... Pour moi, j'ai toujours fait mienne la parole d'un spécialiste de la Révolution, **Staline**, qui a écrit: "En révolution, toute réforme, même légitime est révolutionnaire". Et je n'ai jamais dit, et ne dirai jamais, d'autre messe que celle en usage le jour de mon **Ordination**, le 7 juillet 1937. Car je sais que même certaines réformes introduites sous le pontificat de SS. Pie XII ont été des manoeuvres que ce saint Pontife ignore; le cas le plus typique fut celui de la suppression de la Solennité du Patronage de St Joseph.

Après la ou les collectes, selon le rite, le Célébrant et ses Fidèles ont exprimé tout ce que le coeur humain peut éprouver pour Dieu: la **contrition**, dans les prières au bas de l'autel; l'appel vers la Sainte Trinité avec le **Kyrie**; les louanges du Très-Haut avec le **Gloria**; leur amour suppliant dans les **oraisons**. Ils sont mystiquement au pied du trône de Dieu, attendant que le Seigneur leur dicte ses volontés. Dieu va le faire par l'entremise de l'**Epître et l'Evangile**.

(Lire la suite dans B.C. 104)

L'Épître

"La volonté de Dieu, c'est dit Jésus, notre sanctification". C'est pourquoi, pour ouvrir nos âmes à la sainteté, l'Épître leur apporte une riche nourriture spirituelle puisée chez les Prophètes et les Apôtres, et ensuite l'Evangile leur présente les paroles mêmes du Christ. Avant le VIII^{ème} siècle, il y avait plusieurs épîtres. Nos messes des Quatre-Temps et du Carême ont gardé quelque chose de cet usage antique. Entre l'Épître et l'Evangile, il y a une heureuse complémentarité, car l'une et l'autre traitent de la même matière spirituelle. Dans l'église primitive, c'est après l'Épître que l'on donnait lecture des écrits de l'évêque.

Jadis l'Épître était lue ou chantée par un Clerc ordonné "Lecteur". Cet office se faisait à l'**ambon**, sorte d'estrade à degrés, orientée vers le Sud, et placée entre le chœur et la nef. Avant d'y accéder, le Lecteur s'agenouillait aux pieds du Célébrant en disant "Jube, Domne, benedicere me" (= Père, daignez me bénir). Le peuple retint le mot "**Jube**" qui passa dans la langue usuelle pour désigner l'ambon lui-même, et plus tard la tribune élevée où se tiennent aujourd'hui les chanteurs.

Dans la messe romaine actuelle, quand elle est célébrée avec assistance de ministres sacrés, c'est le sous-diacre qui chante l'Épître. S'il n'y a pas de sous-diacre, cette fonction revient au Célébrant qui l'accomplit les mains posées sur le pupitre qui porte le missel. A la fin du chant ou de la lecture, tous répondent "Deo gratias" (= rendons grâces à Dieu). Cette formule de reconnaissance était dans l'Eglise des premiers âges d'un usage fréquent. St Augustin la loue en ces termes : "Que peut-on concevoir de meilleur dans l'esprit ; - prononcer de meilleur sur les lèvres ; - écrire de meilleur avec notre plume ; que "Deo gratias". Aucune parole n'est plus joyeuse à entendre ; plus facile à comprendre ; plus fructueuse à pratiquer".

Le GraduelLe verset alléluatiqueLe Trait

Après un effort intellectuel pour retenir la parole de Dieu, l'âme a besoin de méditer ce qu'elle a entendu. Souveraine pédagogue spirituelle, l'Eglise le sait, qui donne à l'assistance un support choral pour la réflexion personnelle. On l'appelle le **Graduel**. Il est accompagné de l'Alleluia et du Trait. Dans cinq de nos messes se place ici ce qu'on appelle "**prose**" ou "**séquence**". Il s'agit d'une composition dramatique qui chante le mystère ou le saint célébré. Ce sont le "Victimae Paschali", de Pâques qui nous vient du XI^{ème} siècle ; le "Veni Sancte Spiritus", composé par le roi Robert ; le "Lauda Sion", dû à la plume de St Thomas ; enfin le "Dies irae", oeuvre de Thomas de Celano (XII^{ème} s.). En 1727, à la messe de N.-D. des Sept-Douleurs fut ajouté le "**Stabat Mater**". La Congrégation des Rites accorde parfois à un diocèse une prose particulière. C'est le cas à Nancy, pour la fête de St Nicolas, patron de la Lorraine. Le Célébrant après avoir lu à l'autel la prose va en écouter le chant au fauteuil.

L'Evangile

Le livre contenant les quatre Evangiles fut, dès les origines chrétiennes l'objet d'une particulière vénération. Parce qu'il est l'écrin précieux (Lire la suite, même page, colonne 2)

de la parole éternelle et le symbole de Jésus-Christ, on le décora des plus luxueuses enluminures. On le portait alors en triomphe en de solennelles processions où il était encensé durant tout le parcours. A son arrivée dans sa cathédrale, l'évêque le baisait avec respect. Il présidait les Conciles, installé sur un trône. Cette pratique fut encore observée au Concile Vatican I. La main droite posée sur lui, les Prélats venaient prêter serment de se comporter durant les sessions, en défenseurs de la Foi. Bien entendu, cette cérémonie fut supprimée à Vatican II. "A quelque chose, malheur est bon", dit un proverbe ! Cette suppression évita à beaucoup d'évêques de se parjurer... Les premiers Chrétiens portaient des feuillets de l'Evangile sur leur poitrine, comme nous, nous arborons des médailles. Les Grecs ensevelissaient les prêtres avec leur Evangile.

Qui peut lire ou chanter l'Evangile à la sainte messe ? - Dans l'Eglise primitive, un simple clerc-Lecteur. Mais, dès 595, le pape St Grégoire le Grand réserva ce ministère aux seuls **prêtres et diacres**. Il y eut cependant d'illustres exceptions : en l'an 800 Charlemagne chanta l'Evangile de la messe de son sacre. L'Empereur Sigismond chanta celui de l'ouverture du Concile de Constance, en présence du pape Jean XXIII. On mesure par ces faveurs exceptionnelles en quel respect était tenue alors la parole de Dieu ; et combien est **ignoble** le fameux **Gaillot**, qui, dans une déclaration à "Valeurs Actuelles" (28 novembre) se permit de contester le texte évangélique.

Evangile.

Si le Célébrant n'est pas assisté de ministres sacrés, il se rend au milieu de l'autel, lève les yeux vers la croix en un regard d'adoration, s'incline profondément en un geste de pécheur ; puis supplie Dieu de "**purifier ses lèvres, comme il purifia celles du prophète Isaïe, afin qu'il annonce dignement le saint évangile**". Si le prêtre est accompagné d'un diacre c'est ce ministre qui, après avoir demandé la bénédiction de Dieu et celle du Célébrant, chante dans le chœur, tourné vers le Nord la parole du Christ. Le prêtre et le diacre se tournent vers le Nord pour annoncer l'Evangile, parce que mystiquement le Nord est le séjour des ténèbres qu'il faut illuminer par la parole de Dieu.

Placé devant l'évangélaire, le Célébrant ou le diacre chante "Dominus vobiscum". Après la réponse de l'assistance, il fait avec son pouce un signe de croix au début du texte, puis sur son front, ses lèvres et son cœur, en disant : "**Initium... ou Sequentia... = Début... ou Suite... du Saint Evangile...** Les Fidèles répondent : "Gloria tibi Domine" (= Gloire à vous Seigneur), tandis qu'ils se signent comme le fit le Célébrant ou le diacre. Ainsi, tous, unis dans la Foi en la parole du Christ, Officiant et peuple chrétien, affirment que leur **front** ne rougira jamais du Christ ; que leurs lèvres publieront sa parole ; que leurs cœurs vivront de sa doctrine.

Vient ensuite l'**encensement** du missel de trois coups doubles. Cet usage remonte aux premiers âges de l'Eglise. Par sa fumée parfumée qui monte vers le ciel, l'encensement symbolise l'**adoration** et l'**élévation** des âmes vers le Très-Haut. C'est aussi un rappel du sacrifice qui doit accompagner la prière... (suite dans B.C. 105).

La fumée de l'encens rappelle celle des victimes brûlées sur l'autel antique qui annoncent le Calvaire. C'est aussi, pour le Célébrant, les Ministres et le peuple chrétien qui sont encensés, une marque de l'honneur que leur fait le Sauveur en les unissant au sacrifice rédempteur.

A la fin de l'Evangile, lu ou chanté, les assistants répondent "Laus tibi, Christe". A ce moment, le Célébrant baise le missel en disant "Per evangelica dicta, deleantur delicta" (= que par la lecture de l'Evangile, les péchés soient pardonnés). Ainsi, en cette fin de la première partie de la messe (dite des catéchumènes), la liturgie met dans le cœur du prêtre et de l'assistance des sentiments identiques à ceux qu'exprimaient au début du sacrifice le "judica me", c'est-à-dire la **purification du péché**... Jusqu'en 1227, après la proclamation de l'Evangile, un clerc portait l'évangélaire fermé à baiser à chaque Fidèle, en signe d'adhésion à la parole de Dieu.

Le pône De nos jours, aux messes dominicales, l'Evangile est suivi du **sermon**, qui doit être une instruction complétant le catéchisme ; parfois il s'agit d'une **homélie**, c'est-à-dire d'un commentaire de l'Ecriture sainte. Aux origines chrétiennes, on écoutait le prédicateur **debout**. Pour vaincre la fatigue, il était permis de s'appuyer sur un bâton. St Augustin, le premier, permit à l'assistance de s'asseoir. Aux XV et XVIème siècles les sermons étaient de véritables cours qui duraient parfois plusieurs heures. Ils étaient coupés par un temps de détente pendant lequel les Fidèles pouvaient prendre quelques aliments. Dans les grandes cathédrales où il n'y avait pas de sièges, chacun apportait sa botte de paille... L'Eglise a toujours demandé aux Fidèles de **préférer** l'assistance, aux jours de précepte, à la messe **chantée** dotée d'une **prédication**. Pour cette raison elle accorde une **indulgence** à ceux qui assistent au moins deux fois par mois à la prédication dominicale... Le prédicateur de jadis **fustigeait** sans ménagements les vices du haut de la chaire et sans aucune acception de personne : un jour le célèbre Père Maillard tança vertement Louis XI dans sa prédication. Le roi ulcéré lui fit porter un billet le menaçant, en cas de récidive, de le faire coudre dans un sac et jeter dans la Seine. L'indomptable franciscain répliqua publiquement : "Sire si ce malheur m'arrive, j'arriverai plus vite par voie d'eau au paradis que vous ne pourrez l'atteindre avec vos chevaux de poste"... Louis XIV ayant subi au cours d'une messe les sévères remontrances de Massillon, lui dit après l'office : "J'ai entendu beaucoup de prédicateurs. Je les ai félicités de leur éloquence, tant j'étais content d'eux. En vous écoutant, mon Père, c'est de moi-même que je suis très mécontent"... A un courtisan qui disait au roi-soleil que Bourdaloue lui manquait de respect dans ses sermons, Louis XIV répondit : "La vérité est la marque du respect ; le P. Bourdaloue est le seul qui me respecte en me disant la vérité". Telle était la foi transcendante de nos aïeux ; aux antipodes de notre susceptibilité mesquine moderne !

Le Credo Cette formule de Foi est la fusion du Symbole de Nicée (325) et de celui de Constantinople (381). Composée pour réfuter les hérésies de l'époque, elle fut chantée (Lire la suite, même page, col. 2)

pour la première fois en 471, à Antioche. Le patriarche Timothée l'introduisit à Constantinople en 511. Son usage passa en Espagne, puis en France dans la première moitié du XIème siècle. Rome l'adopta tardivement parce qu'elle ignorait les hérésies que cette formule combattait.

En chantant ou en récitant le mot "**Crédo**", le Célébrant élève les bras vers la croix, les yeux fixés sur elle ; puis joint les mains à "**Deum**", en s'inclinant. A "**Homo factus est**", le prêtre fait la genuflexion. Si, à la messe chantée, déjà il est assis, il se contente de saluer avec la barrette, tandis que les Fidèles s'inclinent. Tous se signent à "**expecto resurrectionem mortuorum**". Ce rite nous vient du VIème siècle. En se signant, le Chrétien affirme qu'il croit en la résurrection de son corps.

Ainsi se termine la première partie de la messe, dite des Catéchumènes. Son seul objet est de préparer le **sacrifice**. Un long souffle de **foi** la parcourt et l'anime. C'est elle qui ouvre les âmes pour qu'elles méritent

la parole de Jésus à la Cène : "Désormais vous êtes purs". Tout cela est parfaitement oublié dans la messe protestantisée de Paul VI. Détail caractéristique : l'ordo de St Pie V écrit : "Le prêtre s'étant préparé ; l'ordo de Paul VI qui use du langage des réunions publiques écrit : "le peuple s'étant rassemblé"..."

Crédo.



LA MESSE DES FIDÈLES LE SACRIFICE

Trois choses concourent à la perfection du **sacrifice** : la bénédiction de la matière ; l'oblation de la victime ; la communion au sacrifice accompli.

I. Bénédiction de la matière De l'Offertoire à la Préface

Avant d'offrir le sacrifice, et pour que Dieu l'agrée parfaitement, l'Eglise présente à son Seigneur une série de sacrifices secondaires et préparatoires, à commencer par la **purification** de la matière, en d'autres termes, elle retire le **pain** et le **vin** de leur destination profane, et les fait entrer dans l'ordre sacramental.

Ceci est d'une **importance capitale** pour juger de la valeur de l'Ordo missae de Paul VI. Rappelons, tout d'abord qu'il est le fruit d'une collaboration catholico-protestante (Cf. doc. Ath. n° 152, mars 1970). Or, Luther avait la **haine de l'offertoire**. Dans un de ses sermons, prononcé au premier dimanche de l'Avent, il déclara que "**le canon romain était abominable, et son offertoire l'une de ses langues bourbeuses**". Pourquoi ? Parce qu'il **niait que la messe soit un sacrifice** continuant et reproduisant le Calvaire. Pour cette raison, il rejetait le nom de **messe** ; lui préférant "**Une Eucharistie**", simple cérémonie commémorative de la Cène... En conformité avec cette haine Luthérienne, l'Ordo de Paul VI conserve le **MOT** offertoire ; mais rejette la **REALITE sacrificielle** qu'il exprime. L'Officiant conciliaire offre le pain et le vin, à la façon dont les Juifs et les païens se désaisissaient d'une chose pour la donner à Dieu.

(Lire la suite dans B.C. 106).

Les termes de l'Offertoire montinien sont parfaitement clairs: ils présentent le pain et le vin, **non au "Père saint, Dieu Tout-Puissant, éternel"**, mais au **"Dieu de l'Univers"**, terme qui, chez les Francs-Maçons, est synonyme de **"Energie primordiale, intelligente et libre"**. Le texte de Paul VI continue dans un style que pourrait emprunter n'importe quel disciple de Bacchus et de Cérès: **"Toi, qui nous donne ce pain, fruit de la terre et du travail des hommes... ce vin, fruit de la vigne"**. Il s'agit donc bien, je le répète, de rendre à Dieu ce qu'il a permis à l'homme de produire par son travail. Et pourquoi? Le texte répond d'une manière parfaitement équivoque, parce qu'il veut éviter d'affirmer la présence réelle du Christ que doit réaliser la consécration, si la messe est valide. Je cite: (le pain et le vin sont offerts pour devenir) **"le pain de vie"**, le breuvage du **"royaume éternel"**. Avec une surprise mêlée d'horreur, on s'aperçoit que ces formules ont d'étranges ressemblances avec les prières juives de la Kabbale (Cf. Buxhof. "La Synagogue, p.242). Pire, on les trouve dans le rituel des "messes noires" du Temple Oriental (Titre XV).

Il est évident que cette parodie d'offertoire nous transporte aux antipodes de celui de la seule vraie messe dite de St Pie V, dans laquelle, -il faut le répéter-, l'homme pécheur s'offre à Dieu en se référant au sacrifice du Christ qui va se renouveler par la transsubstantiation du pain et du vin, comme l'enseigne **Pie XII**: **"C'est là, devant l'autel où se renouvelle l'unique Sacrifice qui efface les péchés du monde que l'on comprend que la Liturgie authentique de l'Eglise fait des Fidèles, unis à la Victime sans tâche, une hostie vivante, sainte et agréable à Dieu, dans l'immolation généreuse des vices et autre concupiscentie; et l'imitation de Celui qui, du haut du trône de la Croix sur terre fit le degré nécessaire pour accéder au trône de la gloire"** (Radio-message au Congrès Euch. du Brésil, 31 octobre 1948). Le 22 septembre 1956, Pie XII, au Congrès Liturgique d'Assise précisait: **"Il ne s'agit pas de savoir quel est le fruit produit par la messe (pour juger de sa validité), mais si les éléments du signe sacramentel ont été validement posés"**. Voilà qui rend **invalide** la célébration avec le nouvel Ordo.

Pour toutes ces raisons, -et il y en a bien d'autres que nous soulignerons dans cette étude-, il faut **rejeter la messe protestantisée composée par le F***M*** Bugnini et signée par Paul VI**, qui après avoir mis au tombeau de l'oubli le sacrifice du Christ le présente comme un **repas commémoratif de sa mort**.

Quittons ces billevesées conciliaires, et ouvrons à nouveau le Missel Romain. Le célébrant, après avoir récité ou chanté l'Evangile, éventuellement après le Crédo ou le prône, se tourne vers les Fidèles en disant ou chantant "Dominus vobiscum". Après la réponse des Assistants, "Et cum spiritu tuo", face à l'autel il dit "Orémus" (Prions), C'est l'appel solennel à la ferveur sous forme d'un com-

(Lire la suite, même page, col. 2)

mandement. Mains jointes, le Célébrant récite à voix basse la prière de l'offertoire. Désormais, il priera en silence... Il enlève le voile qui couvrait jusque là le calice, étend le corporal sur l'autel, prend la patène sur laquelle est posée l'hostie, l'élève à la hauteur des yeux en disant: "Recevez, Père saint, Dieu tout puissant et éternel, cette hostie sans tache que, moi, votre indigne serviteur, je vous offre, à vous, vrai Dieu vivant, pour mes péchés sans nombre, mes offenses, mes négligences, et pour ceux qui m'entourent, et pour les Fidèles vivants et morts, afin qu'à eux et à moi, elle soit un gage de Salut pour la vie éternelle".

Cette magnifique prière proclame, **en la devançant**, la réalité qui se réalisera à la **consécration**, à savoir que l'Eucharistie est à la fois **Sacrifice**, renouvelant la Croix, et **Sacrement**, porteur de la grâce. Les termes employés marquent cette anticipation de la consécration: **"hostie immaculée"** et tout à l'heure pour l'offrande du vin: **"Calice du salut"**. Le texte de l'Offertoire date du IX^{ème} siècle. Il s'adresse évidemment à la Trinité tout entière; mais par l'entremise du Père éternel, car, c'est à lui qu'est attribuée la création, en raison de la convenance particulière de cette oeuvre avec le rôle du Père dans la Trinité. En priant ainsi, le Célébrant imite Jésus qui se plaisait, sur terre, à s'offrir à son Père des Cieux.

Le prêtre offre le vin.



L'offrande terminée, le prêtre dépose l'hostie sur le corporal en décrivant avec elle, posée sur la patène, un signe de croix. Symboliquement, c'est le rappel de la mise en Croix du Christ. Le prêtre (éventuellement le diacre) met le vin dans le calice. L'enfant de Choeur (éventuellement le s/diacre) verse la goutte d'eau sur laquelle le Célébrant trace un signe de croix en disant "O Dieu qui avez admirablement formé l'homme dans un état si noble, et qui l'avez rétabli d'une manière encore plus admirable, faites que par le mystère de cette eau et de ce vin, nous ayons part à la divinité de Celui qui a daigné se faire participant de notre humanité, Jésus, N.-S. qui, étant Dieu, vit et règne avec vous dans l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles. Ainsi soit-il".

Le choix du pain et du vin par Jésus, pour perpétuer son immolation du Calvaire et se faire l'aliment de nos âmes représente un **écho de la chute originelle** et de **l'ivresse de Noé**. Dieu dit en effet à Adam, après la faute: "Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front" (Gen., III, 19). Ainsi de l'Eden jusqu'à la Cène, le froment a traversé les siècles, arrosé des sueurs et des larmes de l'humanité pénitente. Le vin, Dieu le donna après le Déluge comme signe de consolation et d'espérance. Noé, brocardé par son fils, Cham, préfigure le Christ outragé durant la Passion par ses fils d'adoption, les Juifs; et le réveil du Patriarche, sortant de l'ivresse symbolise la résurrection du sauveur. Le mélange de l'eau et du vin exprime l'union de la nature humaine et de la nature divine en Jésus.

(Lire la suite dans B.C. n° 107)

(de l'étude des rites de la sainte messe, suite)

Le vin représente la nature divine et l'eau la nature humaine du Christ. C'est ainsi que toute messe réaffirme ici le **mystère de Noël, l'incarnation du Verbe**. St Jean, suivi par les Pères de l'Eglise voit dans l'eau le peuple chrétien uni au Christ dans le Corps Mystique, selon la belle parabole évangélique de la Vigne et des Sarments. Et c'est ainsi que les Fidèles, à l'Offertoire, unis mystiquement à Jésus, s'offrent avec lui tout entier, corps, âme, prières et souffrances. Voilà pourquoi aux messes des morts, qui sont absents, corporellement du moins, le célébrant ne bénit pas la goutte d'eau.

Le calice étant préparé, le célébrant l'offre à Dieu en disant : "Nous vous offrons, Seigneur, le calice du Salut, et nous vous supplions, au nom de votre clémence, de le faire monter comme un parfum d'agréable odeur en présence de votre divine majesté, pour notre Salut et celui du monde entier."

On aperçoit de suite la symétrie de cette prière avec celle de l'Offrande de l'hostie... Durant sa récitation, le prêtre tient le calice élevé à la hauteur de ses yeux qu'il dirige vers la Croix. Puis comme il le fit pour l'hostie supportée par la patène, il trace au-dessus du corporal un signe de croix avec le calice, qu'il dépose ensuite sur l'autel. Puis, les mains jointes posées contre le rebord de la pierre d'autel, il **résume dans une humble prière ses dispositions personnelles et celles que doivent avoir les assistants** pour que leur offrande soit agréable à Dieu : "Daignez nous recevoir, Seigneur, dans l'humilité et la contrition de notre coeur. Et puisse aujourd'hui notre sacrifice s'accomplir en votre présence, de sorte qu'il vous soit agréable".

Cette prière est une paraphrase de celle d'Azarias, dite au milieu des flammes dans lesquelles Nabuchodonosor avait jeté les trois jeunes gens qui avaient refusé d'adorer l'idole d'or. (Dan. III/39).

Le célébrant se redresse et bénit le calice et l'hostie en disant : "Venez Sanctificateur tout puissant, Dieu éternel, et bénissez ce sacrifice préparé pour la gloire de votre nom".

Très souvent au cours de la messe le prêtre **bénit** : c'est avant la consécration un appel à la purification et à la sainteté ; après la consécration, une affirmation que le mystère est réalisé.

Aux messes solennelles et solennisées, il y a un second encensement qui comporte deux différences avec celui du début de la messe : l'**encens** est béni avec une invocation à St Michel-Archange, en écho de la vision que Saint Jean eut à Patmos (Ap . VIII/3) ; d'autre part, le célébrant, avant d'encenser l'autel, encense le calice et l'hostie, en disant une prière qui rappelle que l'encens brûlé devant Dieu est une marque d'honneur ; fumant devant le prêtre et les fidèles, il est le signe que leur vie doit se consumer dans l'obéissance et l'amour de Dieu, comme les victimes étaient jadis consommées sur l'autel antique.

Le Lavabo En purifiant ses doigts de quelques gouttes d'eau, le prêtre rappelle que la pureté et l'innocence sont la pâture de ceux qui veulent approcher (Lire la suite, même page, col. 2)

de Dieu. Au Moyen-Âge on aimait à voir dans ce geste celui de Pilate, refusant de prendre à son compte la mort du Christ, et affirmant publiquement qu'elle était voulue par les Juifs.

Prière trinitaire Résumant en quelques phrases l'offertoire, et toute la messe, le prêtre s'adresse à la Sainte Trinité : "Recevez, Trinité sainte, cette oblation que nous vous offrons en mémoire de la Passion, de la Résurrection et de l'Ascension de Notre-Seigneur, de la Bienheureuse Marie, toujours Vierge, de St Jean-Baptiste, des Apôtres saints Pierre et Paul et de tous les saints, afin qu'elle serve à leur honneur et à notre Salut, et que tous ceux dont nous faisons mémoire sur la terre daignent intercéder pour nous dans le Ciel".

L'Orate fratres L'action liturgique devient de plus en plus solennelle ; aussi, après avoir appelé toute la Cour céleste à son aide, le prêtre qui va se plonger dans la grandeur divine et entrer dans le Saint des Saints, prend congé des Assistants, par une invitation pressante à la prière, car le sacrifice qu'il va consommer n'est pas seulement celui du Christ, mais le sien et celui des Chrétiens unis au Christ.

Secrètes A voix basse, le prêtre récite une ou plusieurs prières dites "secrètes" qui correspondent en nombre aux "Collectes" du début de la messe, ainsi qu'aux "post-communions" dont nous parlerons à la fin de cette étude. La dernière d'entre elles se termine par "Per omnia saecula saeculorum", que le prêtre dit à voix haute ou chante selon le rite de la messe. L'assistance répond "amen". Dans la primitive église le peuple proclamait cet "amen" "comme un tonnerre", dit St Jérôme, qui pour ce motif le comparait à la trompette du soldat appelant au combat ; car, sur l'autel, va se renouveler mystiquement le combat victorieux du Christ triomphant de Satan et du Mal.

II. L'Oblation de la Victime Le Canon de la Messe

La Préface Etymologiquement "préface", mot fait de "prae" (=avant) + fateor (=dire), signifie ce qui est "dit avant" ; donc l'avant-propos. La Préface de la messe est cela certes ; mais plus encore, c'est un **dialogue solennel** entre le Célébrant et les assistants. Remarquons qu'il ne manque pas de ressemblance avec le dialogue du coryphée du théâtre grec, avec l'acteur principal de la tragédie.

Le Célébrant appelle tout d'abord le secours d'en-haut : "Dominus vobiscum" (=que le Seigneur soit avec vous). Et les assistants de répondre : "Et cum spiritu tuo" (= Et avec votre Esprit). Elevant les mains en un geste suppliant, le prêtre reprend : "Sursum corda" (=en haut les coeurs). Il s'agit donc d'oublier tout souci terrestre pour ne plus penser qu'à Dieu seul. Les assistants l'ont compris qui répondent "Habemus ad Dominum" (= nous les tenons élevés vers le Seigneur). Heureux de cette disposition sainte de ses Fidèles, le prêtre ...

(Lire la suite dans B.C. n° 108)

Lavabo.



(de l'étude des rites de la sainte messe, suite)

La Préface (suite de B.C. 107)

.... Le prêtre élève les mains qu'il rejoint en s'inclinant, et en disant: "**Gratias agamus Domino Deo nostro**". (Nous remercions notre Dieu)... Heureux d'avoir été compris, les assistants répondent: "**Dignum et justum est**" (=voilà qui est juste et digne).

Ratifiant alors tout ce qui vient d'être dit dans le dialogue avec son peuple, le célébrant récite (ou chante) la Préface. Elle se termine par le chant des anges qu'entendit le prophète Isaïe, quand Dieu lui donna sa mission (Is. VI, 3): "**Saint, Saint, Saint est le Seigneur Dieu des armées (célestes) les cieux et la terre sont remplis de sa gloire**"... Mais voici que Jésus va se rendre **présent sur l'autel**...

Le Canon. Tout naturellement l'acclamation de la foule, lors de l'entrée de Jésus à Jérusalem le jour des Rameaux, jaillit triomphante: "**Benedictus qui venit in nomine Domini: hosanna in excelsis**" (=Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur: hosanna au plus haut des cieux"). Le servant agite la sonnette pour avertir que commence la prière sublime entre toutes. C'est l'appel suprême à la Foi, fait dans une langue simple empreinte d'une couleur biblique, parfumée de l'héroïsme des martyrs, de la pureté des vierges et de l'austérité des anachorètes.

Le **canon** commence par la lettre **T** qui représente assez sensiblement le gibet sur lequel Jésus expia les péchés du monde. C'est elle qui inspira l'idée de faire précéder le canon de l'image du divin Crucifié qui se trouve dans nos missels.



C'est à Dieu le Père que le prêtre s'adresse durant tout le canon. Les yeux levés vers la Croix, il élève les mains tendues en un geste d'imploration, puis, les rejoignant, posées sur l'autel, dans l'attitude du suppliant, il dit: "**Père très bon, nous vous prions humblement par Jésus-Christ, votre Fils, notre Seigneur, et nous vous demandons** (le prêtre baise l'autel et joint les mains sur la poitrine) **de bénir ces dons, ces présents, ces offrandes saintes et sans tache**" (le prêtre fait en même temps trois signes de croix sur le calice et l'hostie; puis les bras étendus il prie en union avec le Pape, fondement de l'Eglise, pour l'évêque et tous ceux qui professent la Foi catholique).

Ici se pose la redoutable question qui divise les Catholiques: peut-on, quand celui qui occupe le trône de St Pierre, professe à longueur de discours, les pires hérésies, et doit-on l'inclure dans la formule "**UNA CUM**"?

J'aborde cette question dans la crainte et le tremblement. Je ne prétends pas la résoudre. Je ne voudrais offenser aucun de mes Lecteurs. **Je désire seulement exposer loyalement les différentes opinions, afin que chacun choisisse la sienne.**

Tout d'abord, je ne veux travailler que sur une **traduction EXACTE** du canon romain. Je traduis donc moi-même en suivant le texte latin, et en soulignant les mots clefs: "**Nous les offrons (les dons) tout d'abord pour votre sainte EGLISE catholique: daignez, à travers le monde entier, lui donner la paix, la protéger, la rassembler dans l'unité et la gouverner UNIE à votre serviteur, notre Pape ET notre évêque, notre roi etc...**"

(Lire la suite, même page, col. 2)

Cette prière prend donc son point d'appui sur un **acte de foi dans la primauté du pape, pierre angulaire de l'Eglise.** Ensuite seulement, et par le pape, les autres Membres de l'Eglise prennent place dans le canon. C'est ce que confirment les rubriques du missel (§.VIII). Je lis en effet: "Quand le siège apostolique est vacant, on omet la formule **"una cum"**, et l'on passe directement à "et notre évêque...". Ce qui est la preuve que ni l'évêque, ni les autres Membres cités **n'ont pas droit à "una cum"**. Dans la même rubrique, je lis encore: "Quand le pape célèbre la messe, il dit **"una cum me"** (l'Eglise unie à moi), et il supprime les autres Membres ordinairement nommés au canon. Nouvelle affirmation que le pape **SEUL** a droit à **"una cum"**.

Or dans un ouvrage récent, le R.P. Guillou étudie "Le Canon romain". Il en donne le texte latin authentique, à la page 49, mais la **traduction** qui en est faite, page 50, est **faussée** par le **déplacement** de la conjonction **ET**, que le traducteur a placée **devant le nom du pape**, alors que le texte latin la met devant celui de l'évêque. Cette **erreur** est-elle due à l'imprimeur ou à l'auteur? Quoi qu'il en soit, ce **déplacement** supprime l'affirmation de la primauté du pape dans la prière, et le range avec les autres Membres de l'Eglise. Une telle traduction justifie les prêtres qui, tout en taxant J.-P. II d'hérésie, le nomment au canon de la messe: "**Nous prions là, disent-ils pour sa conversion, comme nous prions pour les autres Membres de l'Eglise**". Chose assez étrange, le célèbre liturgiste du XVIII^e siècle, Pierre Le Brun, sans justifier sa position par l'étude du texte, déclare qu'en disant **"una cum"**, le Célébrant **"prie pour celui qui préside à l'Eglise"** (p. 326).

Dans la querelle de **"una cum"**, il est des prêtres, savants latinistes, qui résolvent le problème sans se soucier des hérésies que propose J.-P. II. Au lieu de faire accorder **UNA à ECCLESIA**, comme nous l'avons fait ci-dessus, ils considèrent la formule connue par Cicéron et Tacite de **"una cum"**, comme une locution adverbiale qui traduit la simultanéité, et leur traduction devient: "Je dis la messe **en même temps** que J.-P. II". L'un des tenants de cette explication m'a un jour montré un vieux missel qui traduisait **Una cum** par "dans le temps que...".

Abordons maintenant la pensée des théologiens sur ce sujet si épineux: le Concile de Trente enseigne comme vérité de Foi, et sous peine d'hérésie que: **La messe est le coeur de l'Eglise, et que c'est par elle qu'elle sauve les âmes.** Or, c'est l'Eglise elle-même qui offre le saint sacrifice de la messe, et cela par l'entremise du Pape, à qui appartient la plénitude des pouvoirs de gouverner et de sanctifier le peuple chrétien". La mention du pape au canon est l'affirmation et la mise en oeuvre solennelle de cette **unité fondamentale, source de sainteté**... Voilà pourquoi St Thomas, après St Augustin, déclare qu'au canon, on ne prie pas pour les hérétiques (III.Q.L.XXIX,A.VII). L'évêque d'Hippone exclut même du canon le prêtre Boniface, simplement "**suspect**" d'hérésie (Dict. de Lit., tome IV, p.1058). Le Concile d'Elvire voit "dans l'inscription au canon **une preuve d'orthodoxie**", doctrine reprise par Dom Vandoeuve... Il reste maintenant à tirer les conséquences de cette doctrine.

(de l'étude des rites de la sainte messe)

Una cum

Si donc, comme nous venons de l'exposer, on ne peut nommer au canon de la messe, qu'un Catholique à la foi orthodoxe, il importe au premier chef que le pape, pierre angulaire du saint sacrifice, soit un prélat à la foi parfaitement authentique; d'où les questions tragiques et douloureuses qui surgissent à notre époque. Si le cardinal qui occupe visiblement et officiellement le trône de St Pierre s'oppose, non d'une manière accidentelle, mais **permanente, aux définitions de Foi**; s'il se coudoie avec les hérétiques et les païens dont il partage les rites; ne condamne jamais les sacrilèges perpétrés contre les sacrements qui sont donnés sans abjuration à des hérétiques; il apparaît que ce prélat **n'est pas assisté du Saint Esprit et ne répond pas** aux normes voulues par le Christ et auxquelles se reconnaît le pape **légitime**... Si cette situation existait en réalité (ce qu'à Dieu ne plaise!), le prêtre fidèle célébrant la sainte messe ne pourrait, sans une **contradiction flagrante et un mensonge**, dire: "Nous vous offrons le Sacrifice pour l'Eglise (catholique) "una cum" (unie avec son fondement) qui est le pape N... (qui lui ne professe pas la foi orthodoxe).

Prononcer la formule "una cum" en faveur d'un pape qui ne serait pas légitime, et cela dans l'acte le plus sublime de notre sainte religion, ce serait affirmer au nom de Jésus-Christ lui-même que cet intrus est le véritable chef de l'Eglise et que sa doctrine est la **règle de Foi**. Le Concile de Trente, en effet a un tel respect du Canon de la messe qu'il frappe d'anathème quiconque dit que ce saint Canon contient des erreurs (Dz. 781, 1756). A combien à plus forte raison est frappé d'excommunication le Célébrant qui induit en erreur le peuple chrétien en nommant le nom d'un faux pape au Canon, puisque, (je le répète), par cette nomination, il proclame que la doctrine hérétique de l'intrus est la foi catholique.

Essayons d'illustrer ces considérations théoriques en interrogeant Mgr Lefebvre sur le cas de Paul VI. Et pour cela reportons-nous à la conférence que fit le fondateur d'Ecône le 20 avril 1976, à 15 h, au séminaire même. "Nous vivons une politique religieuse inspirée des principes maçonniques, des principes libéraux qui finissent par pénétrer l'Eglise qui est maintenant pourrie de ces principes. C'est l'Eglise elle-même qui a comme honte d'être catholique... J'ai dit (au Nonce, à Berne) au nom de la liberté religieuse, vous faites supprimer tous les Etats catholiques... Vous avez collaboré à la destruction de l'Etat catholique du Valais... Il m'a répondu oui. Alors je lui ai dit "Que faites-vous du règne social de Jésus-Christ?". Il m'a répondu "il n'est plus possible"; alors j'ai dit: "Notre-Seigneur n'est plus roi"? Que faites-vous de l'encyclique "Quas primas"? Il m'a répondu: **LE PAPE NE L'ECRIRAIT PLUS**". Or, un Nonce n'est rien par lui-même. Il n'est qu'un simple **appareil téléphonique**. Au bout du fil se trouve Rome". Alors peut-on dire qu'un pape puisse faire cela? **Donc il n'est pas pape!** Le raisonnement vaut-il? Je n'en sais rien... **Mais cels peut être une HYPOTHESE VALABLE**".

Or Paul VI n'est jamais allé à la Synagogue de
(Lire la suite, même page, col. 2)

Rome, n'a pas vénéré Bouddha, et n'a jamais reçu sur le front le signe satanique du Tillac. Il était mort lors du pandominium d'Assise. Par ailleurs, il faut, dans l'administration des sacrements prendre toujours le **parti le plus sûr**... Ainsi agissent les prêtres prudents qui, au Canon, ne nomment pas le titulaire de la chaire de St Pierre, quand, suivant l'opinion citée de Mgr Lefebvre, ils s'appuient sur une "**hypothèse valable**". Et s'il s'avérait que, contre toute apparence, cette "**hypothèse**" ne correspond pas à la **réalité**, qu'ils se **rassurent**: la mention du nom du pape régnant au canon ne **date que du Vème siècle**. De plus, la formuler "**et omnibus orthodoxis**" (= et tous ceux qui professent la foi catholique) **englobe le pape si la foi est catholique**.

Memento des Vivants Il y a dans le texte du Missel deux lettres N... N... La première rappelle au prêtre qu'il doit formuler à cet instant l'**intention très spéciale** pour laquelle il a reçu un **honoraire**. Le second N... ouvre la voie aux autres intentions **secondaires** qu'il est ici loisible de formuler. Quelle joie surnaturelle de savoir que son nom ou son intention de prière va passer sur les lèvres du Célébrant au moment où il va poser

l'acte le plus sacré qui puisse être réalisé sur cette terre!

Le prêtre prie ensuite pour les **assistants** à la messe. Le **servant** tout d'abord qui a un droit tout particulier aux fruits du saint sacrifice, toute l'assemblée ensuite. Pour n'oublier personne, le prêtre recommande avec les Fidèles présents **tous ceux qui leur sont chers**, parents, proches, amis... Les mots "qui tibi offerunt" (= qui offrent) désignent les généreux donateurs des hosties et du vin de la messe.

Communicantes Cette prière achevée, le Célébrant convoque autour de l'autel la Très sainte Vierge tout d'abord, puis les plus illustres saints fondateurs de l'Eglise: les cinq premiers **papes**: Lin; Clet; Clément (disciple de St Pierre); Sixte (+258); Corneille (+253) uni au martyr africain St Cyprien). le célèbre diacre St Laurent ouvre la succession des **laïcs**: Chrysogone, Jean & Paul (victimes de la persécution de Julien l'Apostat), les saints médecins Côme & Damien.

Jean XXIII qui était peu versé dans la science liturgique s'étonna de ne pas trouver dans cette liste le nom de St **Joseph**, le premier parmi les saints, après Notre-Dame. On lui enseigna que le divin martyr de toutes nos iniquités ne devait être entouré que de la reine des martyrs et de ceux qui, les premiers et les plus illustres, avaient versé leur sang pour le Christ. Il ne voulut rien entendre et **imposa l'inscription de St Joseph au Canon** après les martyrs.

Bien entendu, comme l'enseigne le Concile de Trente (Sess. XXII, c.3), on **n'offre pas le saint sacrifice aux saints** qui sont inscrits dans le Canon, car le **sacrifice n'est dû qu'à Dieu SEUL**. Le **sacrifice est offert** en leur **honneur** et pour implorer leur **patronage**. **C'est pourquoi, il est recommandé** aux Fidèles d'invoquer à cet instant de la messe leur saint patron de baptême.

(Lire la suite dans B.C. 110)

Les mains étendues, le prêtre prononce la formule "una cum"



(de l'étude des rites de la sainte messe)

Hanc igitur En commençant cette prière: "Hanc igitur oblationem servitutis meae" (voici l'oblation de ma servitude), le Célébrant aborde la partie **sacrificielle** qui va le conduire à la **consécration**. Il étend alors les mains jointes horizontalement à la fois sur le calice et sur l'hostie. Ce geste est celui des Juifs de l'Ancien Testament au moment du "sacrifice expiatoire". Leurs mains étendues sur le bouc émissaire, ils voulaient mystiquement charger l'animal de leurs péchés. La bête, ensuite était chassée au désert pour aller y mourir en même temps que les fautes dont on l'avait accablée. Ce symbole préfigurait l'agneau de Dieu (= le Christ), qui a son baptême se chargerait de tous les péchés du monde pour les expier, non au désert, mais sur la Croix. Sacrifice rédempteur renouvelé mystiquement, **mais réellement**, à la messe.

Quam oblationem Au mot "oblationem", le prêtre joint de nouveau les mains, puis bénit ensemble de trois signes de croix le pain et le vin; d'un seul signe de croix séparément l'hostie et le calice. Ces **croix** sont chargées de mystère: elles rappellent que toute faveur divine nous vient du Calvaire. Or, à cet instant de la messe, le prêtre demande au Père tout-puissant la suprême faveur qu'il puisse accorder aux hommes: la venue **mystique de son Fils sur l'autel**. Les Pères de l'Eglise n'ont pas manqué de voir dans cette demande à la fois simple et grandiose, la parole impériale du **Dieu créateur** commandant, au nom de sa puissance, "Que la lumière fût" (Gen. 1/3). Elle rejoint celle de la très sainte Vierge au jour de l'Incarnation quand, répondant à Gabriel, elle dit: "Qu'il me soit fait selon votre parole" (Luc, 1/38). Elle se répercute dans l'Evangile et notre missel: "Et verbum caro factum est" (Et le Verbe s'est fait chair).

La Consécration * Le Texte catholique :

Les paroles qui vont réaliser le Mystère sont celles même de l'Evangile auxquelles la Tradition a ajouté, pour la consécration du pain: "les mains saintes et vénérables" et "ayant levé les yeux au Ciel", extraites du récit de la multiplacation des pains (Matth. XIV/19; Marc VI/41; Luc IX/16)... Voici la traduction des paroles consécratoires :

La veille de sa mort, il prit du pain dans ses mains saintes et vénérables (le prêtre saisit l'hostie) et ayant levé les yeux vers Vous, Père tout-puissant (le prêtre élève les yeux vers la Croix), **il vous rendit grâces** (le prêtre s'incline), **le bénit** (le prêtre bénit l'hostie), **le rompit et le donna à ses disciples en disant : "Prenez et mangez-en tous HOC EST ENIM CORPUS MEUM** (ceci est en effet mon corps).

Aux paroles consécratoires du vin tirées de l'Evangile, l'Eglise a ajouté: "glorieux calice", tirées du psaume XXII/5; "mains saintes et vénérables" est une formule de respect venue de la Tradition; en insérant "Mysterium Fidei" (Mystère de Foi), la Liturgie souligne avec force la grandeur de l'acte sacrificiel. Selon certains Pères de l'Eglise, "Mysterium Fidei" aurait été prononcé par Notre Seigneur lui-même à la Cène, mais oublié par les Evangélistes. Quoi qu'il en soit, voici la traduction de la formule consécratoire du vin :

De même, le repas étant terminé (le prêtre saisit à deux mains le calice) **prenant aussi ce glorieux calice** entre ses mains saintes et vénérables, et à vous (ce "vous" désigne le Père des Cieux) rendant grâce (le prêtre tenant le calice de la main gauche le signe de la droite en disant les paroles qui suivent) le bénit et le donna à ses disciples en disant: **prenez et buvez-en tous: HIC EST ENIM CALIX SANGUINIS MEI, NOVI ET AETERNI TESTAMENTI: MYSTERIUM FIDEI: QUI PRO VOBIS ET PRO MULTIS EFUNDETUR IN REMISSIONEM PECCATORUM. Haec quotiescumque feceritis, in mei memoriam facietis.** (Ce calice est en effet celui de mon sang, le sang de la nouvelle et éternelle alliance, mystère de foi, qui sera répandu pour vous et pour un grand nombre en rémission des péchés... Toutes les fois que vous ferez ces choses, vous les ferez en mémoire de moi).

* Le texte et les traductions françaises de la "messe" protestantisée de Paul VI-Bugnini :



Hornibal Bugnini,
Franc-Maçon et Mauvageur
de la Liturgie

Pour se rallier aux Protestants qui nient la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie, hérésie partagée par beaucoup de prêtres modernistes, le **texte officiel signé par Paul VI** a supprimé "Mysterium Fidei". Les traductions officielles des évêques français de l'expression "pro multis" est **FAUSE**. "Multum" signifie en latin: "pour un grand nombre". Le dictionnaire de Guicherat cite même la phrase de St Luc en donnant à "multum" ce sens de "grand nombre". Le célèbre philologue qu'était St Jérôme devant ces termes "pro multis" s'écrie: "Ainsi ce sang divin ne purifie pas tous les hommes en réalité" (Ils sont sauvés par le sang du Christ, en droit certes, mais ne le seront pas en réalité parce qu'ils resteront rebelles à la loi de la Rédemption). Or, comme je l'ai annoncé ci-dessus les évêques français, grands spécialistes de l'équivoque, usant de la similitude du mot latin avec le vocable français ont traduit mensongèrement "pro multis" par "pour la multitude". S'il fallait montrer que leur forfaiture est le contre-pied de la tradition, je citerais que tous les missels antérieurs à Vatican II, le Dictionnaire de la Bible de Vigouroux, les manuels d'Ecriture sainte traduisaient "Pro multis" par "pour un grand nombre". Ce n'est hélas pas tout: les Conciliaires ont ajouté à la consécration du pain "QUOD VOBIS TRADATUR" (qui sera livré pour vous). Or le sacrifice de la messe n'est réalisé qu'après la consécration du vin. Après la prononciation par le prêtre de "Ceci est mon Corps", le Christ est présent dans l'hostie, répétons-le, mais ne sera sacrifié qu'après la consécration du vin. Mais peu importe aux Conciliaires, quand ils parlent du CORPS du Christ, il s'agit pour eux de son Corps physique, et pas du Corps mystique de l'autel. Ils montrent ainsi aux yeux les plus aveugles qu'en récitant la formule de la consécration ils débitent un RECIT HISTORIQUE et ne sont pas dans l'Ordre SACRAMENTEL.

(Lire la suite dans B.C. n° 111)

Les paroles de la consécration ont l'allure d'un récit; mais elles n'en sont pas un dans la bouche du prêtre devenu, à l'autel, sacrificateur. Aussi, en opposition diamétrale à ce que fait l'exécuteur de la messe de Paul VI, le prêtre catholique doit les "impérer"; les dire à voix basse, et prostré sur l'autel. "Impérer" signifie commander au lieu et place de Jésus-Christ auquel le prêtre prête sa voix pour réaliser le miracle dans lequel le pain et le vin se changent au Corps et au Sang de Jésus.

Ainsi, tout au long de la réalisation de cet auguste mystère, on constate que les rites rappellent au Célébrant et aux Fidèles qu'ils ne sont plus dans le contexte historique de la vie du Christ, tel que le rapporte l'Évangile; mais dans le domaine du divin. Avant de toucher l'hostie, le prêtre s'est essuyé le pouce et l'index de chaque main sur le corporal. C'est le rappel de la pureté que doit posséder son âme. Dieu va descendre sur l'autel: la clochette qui sonne l'annonce et impose à tous le silence absolu. Après chacune des deux consécration, le Célébrant fait une généflexion adoratrice: les Fidèles inclinent la tête, puis regardant l'hostie consacrée et le calice contenant le précieux Sang, ils répètent la parole de l'Évangile: "Mon Seigneur et mon Dieu". Le missel lui-même participe au mystère: les caractères typographiques des paroles consécratoires sont imprimés en lettres d'affiche...

A l'opposé, dans les missels de Paul VI-Bugnini, aucune différence typographique entre le texte consécratoire et ce qui le précède et le suit. Pour qu'on ne confonde pas cette "messe protestantisée" avec la sainte messe, l'évêque Boudon, de Mendes, a précisé, le 14 octobre 1969 "qu'il fallait en lire le texte de la consécration avec simplicité, comme un récit". Sur cette lancée, souvent toute l'assemblée conciliaire a l'audace de réciter les paroles consécratoires avec le prêtre! Ainsi tout ce beau monde tombe sous la condamnation formulée dans la préface du Missel Romain intitulée "De defectibus formae" (§.V.), dont voici la teneur, traduite par mes soins: "Si quelqu'un diminuait ou changeait quoi que ce soit de la forme (C'est-à-dire de la formule de la consécration) de la consécration et que, de ce fait, les paroles n'eussent plus la même signification, le sacrement serait invalide". Or dans l'atmosphère volontairement ÉQUIVOQUE de la messe conciliaire qui se veut agréable aux Protestants on laisse entendre en effet, qu'il n'y a pas de sacrifice mais un récit, et que si elle admet une présence du Christ, elle la doit -non au prêtre seul - mais à la collaboration du Célébrant et de l'assistance qui, elle aussi, est prêtre. Pour cette raison, "dehors les prie-Dieu; le peuple est debout, comme tout sacrificateur"...

Il se trouve des prêtres qui, égarés dans la liturgie conciliaire, se rendent compte que leur messe est invalide. Craignant bien plus l'évêque moderniste que Dieu, ils essaient de ruser, et s'imaginent que leur intention personnelle de vouloir consacrer et renouveler le sacrifice du Calvaire, donne à un rite invalide, la validité. Que ces malheureux relisent les décisions de Foi de Léon XIII sur la nullité des Ordinations anglicanes, où le pape déclare au nom de (Lire la suite, même page, col. 2)

... de son autorité infallible que l'intention du Célébrant ne peut en rien changer la signification du rite qui réalise nécessairement ce qu'il signifie. (Lettre Apostolique "Apostolicae curae", 13.IX.1896). Tel est aussi l'enseignement du Catéchisme Romain: "Les sacrements ont une forme de paroles si précise que si, par hasard, on venait à s'en écarter, l'essence du sacrement cesserait d'exister".

Ajoutons l'autorité de St Thomas: "C'est la Foi de l'Eglise qui donne leur efficacité aux sacrements parce qu'elle les rattache à leur source, Jésus-Christ" (IV Sent. D1, q.1 art. 4). St Pie X, dans "Acerbo nimis" et Pie XII dans la "Constitution sur les Ordinations" rappelleront cet enseignement. Or, toute la réforme conciliaire (les modifications introduites dans la messe en particulier), procède de l'équivoque pour plaire aux Protestants, ce qui est de toute évidence le contraire de la Foi.

Quant à nous, Catholiques, fuyons ces réformateurs pervers. Puis écoutons cette magnifique leçon de Bossuet: "Chrétien, te voilà instruit. Tu as lu toutes les paroles qui regardent l'établissement de ce mystère. Quelle simplicité! Quelle netteté! Il n'y a rien à deviner; rien à gloser! Quelle force! Si le Christ avait voulu donner seulement un signe, une ressemblance toute pure, il n'aurait pas manqué de le dire. Quand il a proposé des similitudes, il a tourné son langage de manière à le faire comprendre, en sorte que personne n'en doutât jamais: Il dit "Je suis la porte, je suis la Vigne". Quand il fait des comparaisons, les Évangélistes nous en ont avertis... Ici, sans rien préparer, sans rien tempérer, sans rien expliquer, ni avant, ni après, tout de court, Jésus dit: "Ceci est mon Corps, Ceci est mon Sang"... O, mon Sauveur, pour la troisième fois, quelle netteté, quelle précision, quelle force! Mais, en même temps quel prodige. O, mon âme, arrête-toi sans discourir, crois, adore et tais toi" (Elev. sur l'Évangile, 22ème jour).

Ne quittons pas pour autant le Célébrant. Le Christ par lui est désormais présent tout entier sur l'autel. Et c'est Lui qui parle par la bouche du prêtre en disant "Chaque fois que vous ferez ce (sacrifice) vous le ferez en mémoire de moi". A cet appel du Seigneur, l'Eglise répond par trois prières. La première est une oblation (Unde et mémoires...); la seconde recommande à Dieu le Père, l'oblation de l'autel, en lui rappelant les sacrifices qui lui furent les plus agréables dans l'Ancien Testament; la troisième enfin est une demande d'acceptation de la victime. Etudions-les en détail.

Unde et mémoires. Au XIIème siècle (usage gardé par les Chartreux et les Carmes), à cet instant de la messe, le prêtre mettait les bras en croix. Actuellement les règles liturgiques lui prescrivent de tenir les mains levées dans l'attitude normale de la prière, tandis qu'il adore, les yeux fixés sur le calice et l'hostie, en récitant la prière "Unde et mémoires". (Lire la suite dans B.C. 112)

Après la Consécration.



Sans cesser son adoration, le Célébrant fait sur le calice et sur l'hostie **trois** signes de croix, en disant: "Hostie pure, hostie sainte, hostie immaculée". Un théologien du XVIème siècle, Dominique Soto, les explique ainsi: "Avant la consécration, on demande que la matière du sacrifice soit bénie, admise, ratifiée; de même, après la consécration, cette hostie consacrée, qui est le Christ, est offerte comme une **hostie pure**, à la différence des sacrifices païens qui étaient impurs et corrompus; comme une **hostie sainte**, à la différence des oblations de l'Ancienne Loi qui n'étaient pas saintes au point de sanctifier les âmes, telle qu'est notre hostie, qui elle efface les péchés du monde; aussi ajoute-t-on, "comme une hostie immaculée", puisque le Christ fut l'agneau innocent, qui ne pécha point, qui efface les crimes de la terre, ce qui s'appelle sanctifier les hommes. Cette hostie est donc pure et **purifiante, sainte et sanctifiante, immaculée et lavante**. Les mots qui suivent "**Pain saint de la vie éternelle**" et "**Calice du salut perpétuel**", que le prêtre prononce en signant l'hostie et le calice, définissent et expliquent la communion: car, de même que les prêtres de l'Ancienne Loi se nourrissaient du sacrifice offert, et soutenaient ainsi leur vie temporelle, ainsi, les chrétiens, en mangeant et en buvant les fruits du Sacrifice de la messe, se procurent ici-bas, le Salut spirituel et la Vie éternelle dans le Ciel.

supra quae propitio ...

Les mains étendues, le Célébrant dit: "Sur ces dons daignez jeter un regard pacifique et propice, et les avoir pour agréables; comme il vous plut d'avoir pour agréables les présents du juste Abel, votre serviteur; le sacrifice d'Abraham, votre patriarche; et celui que vous a offert Melchisédech, votre grand prêtre; ainsi regardez ce sacrifice saint, cette hostie immaculée."

Voici donc trois personnages célèbres de l'Ancien Testament appelés à s'unir au prêtre, car leur sacrifice, à eux, a été la **figure prophétique** du vrai sacrifice à venir, celui du Calvaire, que renouvelle sur l'autel la sainte messe... Selon St Paul, **Abel**, offrant le meilleur de son troupeau et les plus beaux de ses fruits, représente **Jésus**, "le premier né parmi ses frères" (Romains VIII/20). **Abel**, tué par son frère Caïn, annonce la **mort rédemptrice** du Christ, mis en Croix par ses frères, les **Juifs**. Mais alors que le **sang innocent d'Abel** crie **vengeance**; le **sang divin de Jésus** implore du Père des Cieux **grâce et pardon** pour les hommes (Hébreux, XII/24).

Abraham, obéissant à l'ordre divin d'immoler son fils unique, **Isaac** sur la montagne, prophétise le **Christ**, fait obéissant à Dieu son Père jusqu'à la mort au Calvaire, frappé à la place de ses frères coupables. Comme Isaac porte le bois du sacrifice sur lequel il devait mourir et se laisse docilement étendre sur le bûcher, ainsi le Fils de Dieu fait homme porte l'instrument de son supplice et se laisse sans résistance clouer à la Croix.

Melchisédech, personnage mystérieux, tout d'abord par la matière qu'il offre, du pain et du vin. Plus mystérieux encore par son origine, car il est dit "sans père ni"

(Lire la suite, même page, col. 2)

.... mère, sans généalogie, **roi de paix**, n'ayant ni commencement ni fin, **prêtre pour l'éternité**" (Hébreux VIII/3). Nous retrouvons ce personnage, annoncé dès la Genèse (XIV,18) dans le psaume 109, où David dit du Christ à venir qu'il est "Prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech".

Ainsi, prêtre et fidèles unis au prêtre célébrant, doivent vivre du Sacrifice de la messe avec les mains **pures** du juste **Abel**; une obéissance à Dieu pareille à celle d'**Abraham**; un coeur royal semblable à celui de **Melchisédech**.

Supplices te rogamus...

Profondément incliné, les mains jointes posées sur l'autel, le Célébrant dit: Nous vous supplions Dieu tout-puissant de commander que ce qui est sur l'autel soit porté à votre autel sublime; en présence de votre divine majesté, par les mains de votre saint ange; afin que nous tous qui en participant à cet autel aurons reçu le corps et le sang sacrosaints de votre Fils, nous soyons remplis de toute bénédiction céleste et de grâce.

Quel est cet **ange**? Sans aucun doute l'ange de l'Apocalypse dont parle St Jean (VIII, 3-5), "qui se tient sur l'autel, un encensoir d'or à la main"... "pour offrir (les parfums) avec les prières de tous les saints". Tertulien taçant les Fidèles qui restent assis pendant que le Christ est présent sur l'autel, les reprend en ces termes: "votre attitude est irrévérencieuse en présence de l'Ange de la prière", dont le nom n'est jamais prononcé, et qui pourrait être saint Michel, le protecteur de l'Eglise. Quoi qu'il en soit, il y a donc dans le Ciel un **autel sublime** sur lequel l'Agneau apparaît "comme

immolé"; il nous est aussi parlé d'un service divin, connu en théologie mystique comme la "messe du Ciel" que célèbrent les Elus et les Saints. D'autre part, nous savons par l'Ancien Testament que les anges portent devant le trône de Dieu les prières et les bonnes actions des hommes. L'archange Raphaël dit par exemple à Tobie: "Quand tu priais avec larmes, quand tu enterrais les morts, je présentais ta prière au Seigneur" (Tobie, XII/12). L'Eglise unit ces idées pour notre prière solennelle qui demande que l'Ange porte le sacrifice du Seigneur sur l'**autel céleste**. C'est alors qu'une fois agréé de Dieu le sacrifice peut apporter ici-bas ses bénédictions. De la sorte, tandis que l'Eglise célèbre sur terre par le ministère de ses prêtres le **saint Sacrifice** de la messe, au Ciel répond le même sacrifice offert au pied du trône du Très-Haut.

Certains Liturgistes voient dans l'**autel sublime** l'humanité elle-même glorifiée de Jésus, en tant que la gloire qui rayonne de cette humanité transfigurée, est comme l'hymne de louange et de prière qui monte sans cesse de l'**autel du Ciel**, et rappelle au Père les mérites de la Croix, dont cette gloire même constitue l'éternelle ratification: c'est dans ce sens que le Christ est "semper vivens ad interpeliandum pro nobis" qu'on peut traduire librement: sa vie glorieuse est elle-même la prière de son sacrifice éternel.

(Lire la suite dans B.C. 113)

de l'étude des rites de la messe)

(suite)

Nobis quoquepeccatoribus

(suite)

Mais cette exclusion des femmes comme ministres du saint sacrifice de la messe n'est pas un geste de réprobation; mais au contraire une marque respectueuse qui souligne leur dignité de mère, soit selon la chair, soit spirituellement dans l'état de vierge consacrée. La femme rejoint ainsi Notre-Dame que Jésus n'a associée à son divin Sacrifice que par sa souffrance personnelle; et pas d'une manière ministérielle. Et cette souffrance a fait d'elle la Corédemptrice que Pie IX est allé jusqu'à appeler la "Vierge-prêtre". S'il fallait une preuve supplémentaire de la place éminente que l'Eglise réserve à la femme dans la messe, on la trouverait dans les sept saintes invoquées au moment le plus sacré du sacrifice. Ce sont tout d'abord deux jeunes mères martyrisées à Carthage, en 203: une esclave, Félicité; une patricienne, Perpétue; puis deux vierges siciliennes, Agathe et Lucie, qui tiennent tête à leur juge avec une force qui stupéfie les païens; ensuite, trois jeunes romaines: Agnès, Cécile et Anasthasie. Toutes les sept verseront héroïquement leur sang pour le Christ.

Le sens poétique de leur nom est pour nous l'appel à une vertu: Félicité, signifie le bonheur; Perpétue, la perpétuité du bonheur éternel; Agathe, évoque la bonté; Lucie, la lumière; Agnès, la douceur; Cécile, l'harmonie; Anasthasie, l'immortalité.

Stimulés par la beauté héroïque de ces âmes féminines, la messe nous transporte au pied de la Cour céleste, comme elle le fit en son début lorsque aux prières au bas de l'autel nous nous sommes humiliés en récitant le confiteor. Alors, telle Marie-Madeleine, jetons-nous en esprit devant le Calvaire, sur le sol du Golgotha, et demandons au divin Crucifié de recevoir, en échange de notre affirmation de pêcheurs (Nobis quoque peccatoribus) la surabondance du pardon" (Veniae, quaesumus largitor admitte).

Per quem haec omnia

C'est après cette prière que jadis on bénissait des aliments, de l'huile pour les malades; on signait aussi là les traités, et on sacrait les rois. C'est là encore qu'aujourd'hui sont bénis les Abbés, et que s'accomplissent certaines parties du sacre des évêques et de l'ordination des prêtres. Toutes ces cérémonies sont en accord de rite avec les trois croix que le prêtre fait sur l'hostie et le calice en disant en même temps: "Par le Christ, Notre-Seigneur par lequel vous créez, sanctifiez +, vivifiez + bénissez + et nous donnez tous ces dons."

La Petite Elévation

Après cette triple bénédiction, le Célébrant fait une gémulation; puis saisit l'hostie entre le pouce et l'index de la main droite, tandis que de la gauche, il tient le calice découvert. Puis d'une lèvre à l'autre du calice, il fait trois signes de croix avec l'hostie en disant: Par Lui + et avec Lui + et en Lui +; puis entre le calice et sa poitrine, deux autres signes de croix en disant: est à vous Dieu Père + tout puissant dans l'unité du Saint-Esprit; (et en élevant le calice et l'hostie, il achève) "tout honneur et toute gloire". (Lire la suite, même page, col. 2)

..... Le servant sonne alors pour stimuler l'adoration des Fidèles qui suivent les gestes du prêtre, les yeux fixés sur l'hostie et le calice. Ce rite remonte au XI^{ème} siècle et fut introduit pour combattre l'hérésie de Béranger (+ 1098), Archevêque d'Angers, qui niait le mystère de la transsubstantiation.

Cette doxologie solennelle en l'honneur de la sainte Trinité est en quelque sorte le résumé de toute l'oeuvre du Christ, car le but ultime de la Rédemption est la gloire de Dieu. C'est elle qu'ont déjà chantée les anges sur la campagne de Béthléem, puisque la Rédemption devait remettre à la première place la gloire du Très-haut qui lui avait été ravie par le péché. La sainte Eucharistie qui représente et reproduit en nous l'oeuvre du Rédempteur doit donc avoir le même but. Les trois expressions: "Par Lui, avec Lui, en Lui" ne sont par conséquent donc pas de purs développements de la prière, mais nous découvrent notre attitude intime par rapport au Christ.

"Par Lui", il est notre médiateur.

Cette formule nous est rendue familière puisqu'on la retrouve presque identique à la fin de toutes les oraisons: "Par Notre-Seigneur...". C'est par Lui, le Christ, que s'élève toute prière, à plus forte raison l'honneur et la gloire restitués au Père des Cieux... "Avec Lui", car celui qui rend gloire au Père ne doit pas être seul, sinon il se détacherait du "Corps Mystique", qui est l'Eglise et dont le Christ est la tête. Et dépassant l'union extérieure, "En Lui" traduit la fusion ou union vivante dans la

grâce. Ainsi ces trois formules répondent à la parabole évangélique du cep divin et des sarments: "Je suis la vigne, et vous êtes les sarments" (St Jean, XV-1-11). Ajoutons que les + qui séparent les trois invocations et que trace le célébrant sont un rappel de la mort rédemptrice du sauveur, et l'élévation, l'écho de ses paroles: "Lorsque j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi". "De même que Moïse a élevé le serpent dans le désert, ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit élevé".

Ici, notre méditation, appuyée sur l'une des grandes scènes que nous décrit St Jean dans l'Apocalypse peut nous transporter à la fin des temps, quand le dernier homme capable d'être racheté aura été incorporé au Corps Mystique du Christ: alors le Seigneur arrivera auprès de son Père céleste entouré de tous les rachetés par son sang et il dira: "Père, j'ai accompli l'oeuvre que vous m'aviez commandée; l'abîme du péché est comblé "Par moi, avec moi, et en moi, et toute gloire sont à vous, Père, tout puissant, en l'unité du St Esprit".

On peut voir aussi dans le geste du prêtre élevant, à la Petite Elévation, l'hostie et le calice ensemble, l'affirmation que le Christ est tout entier dans l'hostie comme dans le calice, et jusque dans la plus petite parcelle de l'hostie et la plus infime goutte du précieux sang.

(Lire la suite dans B.C. 115)

Elévation du corps et du sang de Jésus.

de l'étude des rites de la messe

(suite)

La petite

Élévation (suite) Aussi, le célébrant tient-il jusqu'à la communion le pouce et l'index qui ont touché l'hostie consacrée, serrés l'un contre l'autre, de peur qu'une parcelle demeurée sur les doigts du prêtre s'échappe et tombe à terre. Pour la même raison, on utilise un plateau, tenu sous les lèvres du fidèle qui reçoit la sainte communion. Enfin, avec le plus grand soin, le prêtre recueille avec la patène les parcelles d'hostie demeurées sur le corporal, et les met dans le calice avant de se communier au précieux sang... Autant de gestes de **respect et de foi** qu'ont **supprimés les Conciliaires**, qui, s'ils célèbrent valablement (ce qui est plus que douteux) **profanent par désinvolture sacrilège la sainte Eucharistie**.

II. La Communion au Sacrifice

Du Pater à la fin de la Messe

Durant tout le canon, le célébrant s'est entretenu avec Dieu, seul à seul, tandis que l'assistance priait en silence. Maintenant que l'**acte sacrificiel** est accompli, le prêtre reprend contact avec l'assistance par la prière vocale. Il dit: "Per omnia saecula saeculorum". Tous répondent "amen". Cet "amen" était le seul du canon antique, on le trouve à l'époque de Justin le martyr, en 150. Par lui, dès les origines du Christianisme, l'Eglise a voulu intégrer les Fidèles qui assistaient à la messe, à la sainte Victime. En un mot, réaliser ce que signifie le mot "Communion" = "Union commune, fusion en Dieu".

Car l'amour de Jésus pour nous se traduit par des gestes plus expressifs que les baisers et les embrassements. Il se fond en nous comme la nourriture s'unit au corps: "Celui qui mange ma chair et boit mon sang aura la vie éternelle" (St Jean, V/35).

Le Pater Les Fidèles récitent le Pater en silence avec le célébrant qui le lit à haute voix, et le termine par ces mots: "Et ne nos inducas in tentationem" ("ne nous laissez pas succomber à la tentation"). L'assistance, résumant à la fois la prière du Seigneur et préparant la paraphrase du mot "Libéra" (= délivrez-nous) que le prêtre va réciter dans un instant, répond: "Délivrez-nous du mal" ("Sed libéra nos a malo").

C'est par la Préface que fut introduit le canon. De même, le Pater est annoncé par une "préface" réduite précédée elle-même par une phrase d'allure solennelle "Per omnia saecula saeculorum" (= "Pendant tous les siècles des siècles").

Deux Evangélistes nous ont transmis le Pater, la seule prière que Jésus nous ait enseignée. Saint Matthieu en rapportant le "Sermon sur la montagne" (VI/9-13), et Saint Luc (XI/1-4). Chez ce dernier la prière est placée dans son contexte historique. Toutefois les deux Evangélistes ne nous donnent pas un texte de même forme...

(Lire la suite, même page, col. 2)

St Luc est plus bref et omet la troisième et septième demande. Mais si on étudie de près le texte on voit que cette omission ne nuit nullement au sens.

C'est lors de la fête de la Dédicace du temple à Jérusalem, en décembre, après une nuit passée en prières, au Mont des oliviers, qu'à la demande de ses Apôtres, Jésus leur enseigne le Pater (St Luc XXI/38). Imaginons la scène après sa nuit de prière, le visage du Christ est illuminé des reflets de son contact avec les deux autres personnes de la sainte Trinité. Les Apôtres ravis contempnent leur maître auréolé des clartés du Ciel. Ils voudraient posséder la même faveur. Timidement, ils approchent de Jésus, et murmurent: "Apprenez-nous à prier". A cet endroit, la piété catholique a construit une église magnifique dite "du Pater Noster". Sur ses arcades, des tables de marbre reproduisent le Pater dans trente-deux langues humaines.

Arrêtons-nous. Et méditons le texte sacré.

Notre Père.

"Notre Père". Ces deux mots montrent que l'heure Père est solennelle. Jésus transporte les Apôtres dans un monde nouveau. L'Ancien Testament est dépassé. Dieu ne se présente plus comme il le fit à Moïse sur le Sinaï: il est notre Père, nous sommes les héritiers du Ciel. Saint Paul, s'adressant aux Romains exulte de bonheur devant la paternité du Très-Haut: "Vous n'avez pas reçu l'esprit de servitude, dans la crainte; mais l'esprit de filiation de Dieu" (VIII, 13). Le Pater est la prière de la famille chrétienne. Foin de l'égoïsme! Nous prions comme des frères prient leur commun père...

- Qui êtes aux Cieux... Sur terre nous sommes des étrangers, des pèlerins: notre patrie c'est le Ciel... C'est là que nous attend notre frère aîné, le Christ. Là aussi est le trône du Dieu trinité vers lequel doivent tendre tous nos désirs, donc toutes nos prières...

- que votre nom soit sanctifié... Le nom est en quelque sorte le résumé de la personne. Bien entendu, la personne divine est éminemment sainte et ne peut acquiescer aucune "sainteté" nouvelle. Ce que nous demandons, c'est, selon le langage de l'Écriture, que le saint nom de Dieu soit célébré, honoré, glorifié par toute la création.

- Que votre règne arrive... Dieu règne dans l'univers par sa puissance créatrice. Nous souhaitons qu'Il règne de même par sa grâce dans les âmes; pratiquement que les pécheurs, les païens, les hérétiques, les schismatiques se convertissent. Cette demande est donc la négation divine de l'oecuménisme conciliaire.

- que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel... Cette demande est le complément de la précédente; voilà pourquoi St Luc l'a omise. Qu'est-ce que la "volonté" de Dieu? - Que nous lui obéissions. Donc nous demandons au Seigneur qu'il nous accorde la grâce de fidélité à ses commandements, de docilité à ses appels.

(Lire la suite dans B.C. 116, page 3)

(suite)

La volonté suprême de Dieu sur nous c'est que, sur terre, nous nous préparions à mériter le Ciel; donc à nous d'essayer de découvrir dans la méditation et de réaliser dans l'effort la vocation à laquelle notre divin Créateur nous a prédestinés de toute éternité. Il est évident que cet effort spirituel doit être propre à chacun des êtres humains; mais il s'impose avec une rigueur particulière aux parents et éducateurs qui ont la redoutable mission de conduire leurs enfants et leurs élèves, à travers les voies terrestres, au Salut éternel.

- donnez-nous notre pain quotidien... Avec cette cinquième demande nous descendons dans l'abîme de la misère humaine, conséquence tragique du péché originel. Adam aurait pu formuler cette prière quand Dieu le chassa du Paradis terrestre et lui intima l'ordre de "gagner son pain à la sueur de son front..." Le pain que nous demandons au Seigneur ce n'est pas celui qui est dérobé ou mendié; mais celui que nous gagnons par l'effort personnel, moyen divin d'expiation. Nous le demandons, non en égoïstes, car la demande est faite au pluriel; c'est aussi pour nos frères qui sont dans l'indigence que nous sollicitons. Cette prière est faite dans la confiance, assurés que nous sommes d'être exaucés de Celui qui "nourrit les oiseaux du ciel et donne aux fleurs leur parure"... Il s'agit du "pain quotidien". Donc de la quantité nécessaire à la nourriture d'une journée. Point n'est nécessaire d'accumuler des richesses. Comme les "oiseaux des champs", nous devons faire confiance à la divine Providence... Mais au-delà du pain matériel, en nos tristes jours où les vrais prêtres se font rares et où les hosties conciliaires sont invalides, nous appelons à nous la sainte Eucharistie qui contient le Corps, le Sang, l'âme, la divinité de notre divin maître...

- pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensé... Le texte évangélique parle non d'"offenses", mais de "dettes", mot équivalent à "péché", car toute offense est redevable de la justice de Dieu. C'est ainsi que cette demande, si elle est inspirée par un réel amour de Dieu et une détestation sincère de nos péchés, équivaut à un acte de contrition parfaite. Cependant, Jésus met une condition, que nous formulons nous-mêmes, pour obtenir le pardon: "pardonnez à nos frères les offenses qu'ils nous ont faites". Si nous ne pardonnons pas, nous rejoignons le serviteur impitoyable de la parabole qui, relevé de sa dette par son maître, refusa tout délai de paiement à l'un de ses compagnons de travail, et que le maître, averti de cette dureté de cœur, sanctionna avec la suprême rigueur (Matt. XVIII, 33). Y-a-t-il en effet plus présomption impie que de solliciter pour soi la miséricorde et d'être sans pitié pour autrui?

- ne nous laissez pas succomber à la tentation... "Tenter" a plusieurs sens... C'est tout d'abord faire un "essai", afin de connaître le résultat d'une action. Un

(Lire la suite, même page, col. 2)

savant mélange plusieurs substances afin de connaître les réactions qu'elles vont produire. Il ne peut être question de ce sens dans le Pater, Dieu, créateur, connaissant toutes les réactions possibles d'une "tentation"... Le vocable "tentation" peut aussi équivaloir au mot "épreuve" pour obliger un sujet à manifester des sentiments ou des connaissances. Pris dans ce sens, un "examen" est une sorte de "tentation" qui permet au candidat de connaître et de montrer l'étendue de ses connaissances. Ce sens se rapproche de la "tentation" à laquelle furent affrontés Adam et Eve et aussi des tentations qui nous assaillent, et qui nous donnent l'occasion de montrer à Dieu notre amour. Nous sommes alors dans la situation du soldat en face de l'ennemi. Il met sa confiance dans ses armes... Ainsi du Chrétien qui, contre Satan, sa mauvaise nature, le monde, qui sont ses ennemis, sent sa faiblesse, met sa confiance en Dieu qu'il sollicite par le Pater: "ne nous laissez pas succomber à la tentation..."

Notre Père.



- mais délivrez-nous du mal... Ces mots sont la conclusion et le résumé de toute la vie chrétienne qui consiste à être débarrassé du mal, c'est-à-dire du péché et de celui qui en est la source, Satan, que la sainte Ecriture appelle "le mauvais".

Or, ce mauvais a suggéré à l'église conciliaire une traduction en langue vernaculaire du Pater qui est fausse, impie et blasphématoire. Examinons-la.

Pourquoi une nouvelle traduction française alors que depuis des siècles les Fidèles jouissaient d'un texte clair et enrichissant? En raison du principe révolutionnaire bien connu: "Briser, le chef d'oeuvre, et de ses débris construire une horreur", en d'autres termes, substituer à une traduction catholique un texte oecuménique protestantisé, composé par un Protestant luthérien en 1922. Et par ce biais introduire le tutoiement dans les prières catholiques, donc une familiarité irrespectueuse alignée sur les moeurs démocratiques.

Dans le texte hérético-conciliaire "viene" a été substitué à "arrive". Or le texte de la Vulgate est correctement et exactement traduit par "arrive", alors que "viene" est un contresens. En effet, "arrive" est l'aboutissement d'un mouvement qui arrivera certainement au but; tandis que "venir", c'est marcher vers un objectif que l'on est pas assuré d'atteindre. Or, dans le Pater, nous demandons que le "Règne de Dieu" se réalise -non comme une possibilité- mais comme le dit St Cyprien, "qu'il arrive au point d'être déjà présent".

Les Conciliaires ont remplacé "pain quotidien" par "pain de ce jour". Ce changement est contraire au génie de la langue française qui ne permet pas une périphrase sans une raison poétique quand il y a un adjectif adéquat.

(Lire la suite dans B.C. 117)

Le Pater (suite)

de l'étude des rites de la messe

..... En substituant "pain de ce jour" au mot propre qui est "quotidien", les Conciliaires qui ont supprimé le jeûne eucharistique révaient peut-être du pain frais "du jour" de leur petit déjeuner?

En ajoutant "aussi" (= nous pardonnons aussi), ces mêmes apprentis réformateurs offensent une nouvelle fois la langue française. Car cet "aussi" est mal placé, et là où il est mis, il se rapporte à "nous", et pas, comme il le devrait, à "pardonnons". Si l'ignare qui rédigea ce texte avait quelque notion de syntaxe, il aurait dû écrire: "comme aussi, nous pardonnons".

Mais c'est surtout la version française conciliaire de la sixième demande qu'il faut bannir, parce qu'elle est un **blasphème**. Elle dit: "Ne nous **soumet** pas à la tentation". Le mot "soumet" prétend traduire le latin: "inducit" (qui signifie mot à mot: **conduire vers**). "Soumettre", c'est étymologiquement "**mettre sous le joug**", donc priver le sujet de toute liberté (comme le boeuf sous le joug) pour accomplir en **esclave** une chose **imposée**. De plus, le mot "tentation" est précédé de "in" qui dans le texte latin indique le mouvement. Ainsi la "soumission" introduite frauduleusement dans le Pater est non seulement un "joug", mais un mouvement vers la tentation!! En définitive, le Conciliaire demande à Dieu **une chose impie** et que le Seigneur ne peut **satisfaire**, à savoir **qu'il soit mis sous le joug et livré pieds et poings liés à la tentation qui est le mal...** En plus du blasphème, c'est philosophiquement une **absurdité**, car le mal n'est autre qu'une absence de bien due à l'imperfection d'une action chez un être libre qui use maladroitement de sa liberté. Or Dieu est l'être **infiniment parfait**. Certes Dieu peut permettre l'existence du mal pour un plus **grand bien**, mais ne peut en rien le **favoriser**. C'est ce qu'enseigne St Jacques: "**Dieu ne tente personne**". Ajoutons enfin un argument péremptoire. Si les hérétiques Protestants rejettent la Tradition, nous Catholiques la considérons comme une Règle de Foi. Or, toute la Tradition REJETTE la version française des Conciliaires.

Libera nos... Détournons-nous des manipulateurs de la prière du Seigneur, dans laquelle St Augustin voyait un **sacramental préparatoire** à la sainte communion...

L'assistance ayant répondu au prêtre "**sed libera nos a malo**" (= délivrez-nous du mal), le Célébrant ajoute à voix basse: **amen**. Puis saisit la patène qu'il tient **droite appuyée sur l'autel** en disant: "**Délivrez-nous, nous vous en supplions Seigneur, de tous les maux passés, présents et futurs, et par l'intercession de la bienheureuse et glorieuse Marie, toujours vierge, de vos bienheureux apôtres Pierre, Paul et André, et de tous les saints, donnez-nous par pitié la paix en cette vie, afin que, soutenus par le secours de votre miséricorde, nous soyons toujours délivrés du péché, et exempts de toute perturbation**".

Cette prière de Rédemption est un élargissement et une explication de la dernière demande du Pater: on y prie pour être délivré de tous les maux, et on en donne le détail. Dans le **passé** ceux que garde notre mémoire et qui (Lire la suite, même page, col. 2)

nous rappellent les suites du péché et la peine due au péché. Dans le **présent**: ceux qui tombent sur nous et nous accablent; dans l'**avenir**: ceux qui nous menacent en conséquence de nos faiblesses antérieures.

Dans la seconde partie du "Libéra", nous demandons à Dieu de protéger son Eglise en butte aux assauts du Diable et des hérétiques. Enfin, trois apôtres, représentants de tout le collège apostolique, et tous les saints, sont invités à s'unir à la supplication du prêtre. En prononçant ces derniers mots, le célébrant se signe avec la patène qu'il baise ensuite. Ce baiser est un souvenir de l'"époque où la patène servait à donner la paix au peuple chrétien; le signe de la croix est l'appel à la sainte Trinité contre le péché qui trouble la paix.

La fraction de la sainte Hostie A la fin du Libéra, en disant "Per Dominum nostrum...", le Célébrant

rompt la sainte Hostie en trois parties, par moitié tout d'abord; et de l'une des moitiés, il détache une parcelle qu'il dépose dans le calice après avoir fait avec elle trois signes de croix au-dessus du précieux sang...

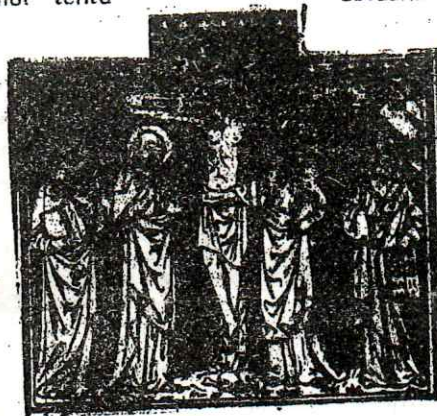
Les Juifs ne coupaient pas leur pain; ils le rompaient. Jésus se conforme à cet usage à la dernière Cène en même temps qu'il consacre le pain. Ce geste du Maître fut gardé par la liturgie du saint sacrifice, que même par appropriation on appelait souvent "**La Fraction du pain**" (Act. des Ap. XX).

Des trois morceaux de la sainte hostie, la parcelle déposée dans le calice affirme la **continuité du saint sacrifice à travers les âges**; des deux moitiés

que le prêtre rapproche posées sur la patène, l'une représente le célébrant, l'autre l'assistance... Il est une autre explication que donne la théologie mystique. Le Concile de Trente enseigne que par la formule de la consécration de l'hostie, elle **seule est consacrée**; de même par les paroles de la consécration du vin, **lui seul est consacré**. (Certes le corps et le sang de Jésus ne peuvent être séparés dans son état de **Résuscité**. Et en réalité: aussitôt le pain est-il consacré, que Jésus y est présent tout entier); mais **mystiquement l'hostie séparée du précieux sang, les paroles consécratoires dites séparément, SYMBOLISENT à merveille la séparation du Corps et du Sang de Jésus au Calvaire**. Et c'est ainsi qu'en déposant dans le précieux sang du calice une parcelle de l'hostie consacrée, le Célébrant, achève le rite sacrificiel et **symbolise la RESURRECTION**.

Les liturgistes du Moyen-Âge voyaient dans la partie de l'hostie mêlée au précieux sang, l'Eglise triomphante; dans les deux autres moitiés de l'hostie, l'une, qui était consommée par le Célébrant, l'Eglise militante; l'autre, réservée alors pour la communion des mourants, l'Eglise souffrante. St Thomas d'Aquin traduit cette pratique et le symbolisme en disant: "L'hostie mélangée au précieux sang signifie les **saints**, l'une qui est sèche, les **vivants**, l'autre les **morts**" (IIa Q.83.a.5). Aujourd'hui encore ce symbolisme subsiste, **au moins en partie, à la messe papale**: le Pape prend la première partie de l'hostie et donne la seconde au diacre.

(Lire la suite dans B.C. 118)



L'Agnus Dei "L'agneau de Dieu qui efface les péchés du monde". Cette prière si touchante est au moins en partie empruntée à St Jean-Baptiste qui montra à ses disciples Jésus, en leur disant : "Voici l'Agneau de Dieu" (St Jean I/20). Pourquoi le nom d'agneau pour désigner le Christ ? Parce qu'il fut préfiguré par l'agneau immolé par les Hébreux, et dont le sang les protégea de l'ange exterminateur, qui mit à mort tous les premiers nés des Egyptiens. Jésus est le véritable agneau pascal chrétien qui protège le peuple de Dieu de Satan, l'ange exterminateur des âmes. C'est l'homme-Dieu qui efface sur le Calvaire les péchés de l'univers, et renouvelle et applique ce sacrifice à la sainte messe.

Or, à cet instant du saint sacrifice, les Fidèles vont **communier**, c'est-à-dire manger le corps et boire le sang de Jésus comme les hébreux mangeaient, en leur Pâque, le corps et buvait le sang de l'Agneau immolé. En cette manducation, les Chrétiens s'assimilent profondément au Corps Mystique du Sauveur. D'où les trois supplications, ultime préparation : **"ayez pitié de nous... ayez pitié de nous... donnez-nous la paix..."** C'est-à-dire, par votre pitié, établissez-nous dans votre Paix. Aux messes des Défunts, ce n'est plus pour nous que nous réclamons cette **paix**, mais pour les morts, d'où la formule : **"donnez-leur le repos éternel"**.

Or, sacrilège à nul autre pareil, Satan, à cet endroit le plus sacré de la sainte messe, a suggéré à l'Eglise conciliaire, de remplacer le **"divin agneau"** par le **"porc"**, symbole du mépris et de la répulsion. J'ai rapporté la genèse de cette substitution **impie** dans B.C. 110, p. 8, geste de **folie satanique** accompli au nom de l'inculturation, pour mettre la liturgie en accord avec la vie rurale des habitants de la Nouvelle Guinée.



Le Baiser de Paix Dès que la troisième invocation est faite à "l'Agneau de Dieu", le prêtre pose les mains jointes sur le rebord de l'autel, récite à voix basse, profondément incliné : **"Seigneur Jésus qui avez dit à vos apôtres, je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix, n'ayez pas égard à mes péchés, mais à la foi de votre église, et daignez la pacifier et l'unifier, comme c'est votre désir"**. Ainsi, après avoir affirmé son indignité, le célébrant supplie Dieu d'accorder à lui-même et à ses Fidèles deux faveurs spirituelles dont la seconde est la conséquence de la première : **l'affranchissement du péché ; l'unité de son Eglise dans la paix**. Puis, traduisant en un geste la **paix** qui vient de Dieu, récite en baisant l'autel à la messe basse, **"Pax mecum ; et cum spiritu meo"** (Que la paix soit avec moi, et avec mon esprit). A la messe solennelle, il donne la **paix** au diacre, qui la donne à son tour aux autres ministres. Dans la célébration conciliaire, le baiser de paix a été **vulgarisé** par une poignée de main.

Préparation ultime à la Communion Avant de communier le célébrant se rappelle une nouvelle fois son **indignité** et supplie le Christ qu'il va recevoir de n'être **jamais séparé de lui**, et que cette communion ne tourne pas à sa **condamnation** au jour du **jugement** ; mais soit sur terre le **bouclier** protecteur de son **corps** et
(Lire la suite, même page, col. 2)

de son **âme**. Il fait la gémulation et dit en se relevant : **"Panem celestem accipiam, et nomen Domini invocabo"** (Je recevrai le pain du Ciel, et j'invoquerai le nom du Seigneur). Incliné profondément sur l'autel, le prêtre prend la sainte hostie divisée, qui repose sur la patène, en réunit les deux moitiés entre le pouce et l'index de la main gauche, tout en tenant de la droite la patène au-dessous. Enfin, redit pour son propre compte la prière du Centurion de l'Evangile : **"Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit ; mais dites seulement une parole, et mon âme sera guérie"**. (Matth. VIII/8). Il se communique aussitôt en disant : **"Corpus Domini nostri Jesu Christi custodiat animam meam in vitam aeternam"** (= Que le Corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ garde mon âme pour la vie éternelle).

Le prêtre se recueille en **silence**, mains jointes (car il lui est interdit d'ajouter une prière personnelle dans la célébration de la messe. Il n'est que le serviteur du texte liturgique). Puis il découvre le calice, fait la gémulation, recueille les parcelles d'hostie éparses sur le corporal avec la patène, les met dans le calice, avec lequel il se signe en disant : **"Sanguis Domini nostri Jesu Christi custodiat animam meam in vitam aeternam"** (= Que le sang de Jésus-Christ garde mon âme pour la vie éternelle).

Si des Fidèles s'avancent pour communier, le servant récite le **"confiteor"**. Le célébrant bénit les Fidèles agenouillés et leur donne la sainte hostie, déposée sur leurs lèvres, en disant : **"Corpus Domini Jesu Christi custodiat animam tuam in vitam aeternam"** (= Que le Corps de N.-S. J.-Ch. garde votre âme pour la vie éternelle).

Remarquons que la "messe"-protestantisée de Paul VI dite "Eucharistie" ou "Célébration" a supprimé le Confiteor récité avant la Communion. Ses adeptes pour la plupart ne se confessent plus et vont recevoir leur "hostie" dans la main, tandis que le ministre dit une formule équivoque : **"Corpus Christi"**, qui peut à volonté se traduire : **"Est-ce le Corps du Christ ? - C'est le Corps du Christ"**... Toutes ces attitudes et formules s'accordent avec la doctrine de Luther qui affirmait que **tous les fidèles sont prêtres de par leur baptême**. Petits signes révélateurs : les conciliaires communient **debout**, comme le prêtre ; ils répondent "amen" quand on les communique, comme les **futurs prêtres** dans la messe de leur **ordination**. Heureusement qu'il n'y a pas de **présence réelle de Notre-Seigneur dans leurs hosties**, pour deux raisons : d'une part l'Ordo de Paul VI est **invalide** ; et **invalide** aussi l'Ordinal du même Paul VI (Cf. les études faites sur ces sujets dans B.C.). Ainsi sont évités les sacrilèges eucharistiques que, nous apprend l'Histoire, le Seigneur a toujours puni avec la plus extrême rigueur.

Les Ablutions Après la communion du prêtre et des Fidèles, la messe est virtuellement finie ; mais l'**action de grâces s'impose**. Quelle négligence coupable ce serait, en effet, de ne pas remercier Dieu qui vient d'agréer le renouvellement du sacrifice du Calvaire et de nous combler de ses fruits spirituels !

(Lire la suite, B.C. 119)

de l'étude des rites de la messe

Les Ablutions (suite) Pénétré d'un respect quasi infini et soulevé d'amour reconnaissant, le célébrant recueille soigneusement, avec la patène, les parcelles d'hostie demeurées sur le corporal; puis les dépose dans le précieux sang, et se communique au calice. Après quelques secondes silencieuses d'action de grâces, il tend au servant le calice pour y recevoir un peu de vin qu'il boit en disant: "Quod ore sumpsimus, Domine, pura mente capiamus; et de munere temporali fiat nobis remedium sempiternum" (= Puissions-nous, Seigneur, recevoir dans un coeur pur ce qu'a absorbé notre bouche; et trouver dans un don fait sur terre le remède éternel!).

Soulignons ici, dans la douleur, avec quelle désinvolture les utilisateurs de la messe protestantisée de Paul VI traitent les parcelles d'hosties. Certains consacrent (ou s'imaginent consacrer, car ces parodies de messe sont **invalides**) du pain de boulanger qu'on transporte dans des paniers. Les miettes tombées à terre sont foulées aux pieds. Peu leur importent les dispositions du Sujet, la communion est offerte à tous les assistants, Juifs et protestants compris, s'il s'en trouve.

La seconde prière est à proprement parler celle qui accompagne les **ablutions**. Tandis que le servant vide sur les doigts du prêtre, placés joints au-dessus du calice, du vin, puis de l'eau, le célébrant dits "Corpus tuum Domine, quod sumpsi et sanguis quem potavi adhaereat visceribus meis, et praesta ut in me non remaneat scelerum macula, quem pura et sancta refecerunt sacramenta" (= Que votre Corps que j'ai reçu et votre Sang que j'ai bu s'attachent à mes entrailles, et faites qu'il ne reste aucune trace de mes péchés, en moi, que ces sacrements purs et saints ont réconforté). Cette antique prière qui nous vient du XI^{ème} siècle traduit la ferveur du Célébrant-communiant qui conscient de la présence du Christ en lui se veut détaché de tout péché...

Antienne de Communion Dès que le prêtre a purifié le calice, il le dépose au milieu de l'autel recouvert de la pale, du voile et de la bourse. Au côté de l'Épître, il récite l'antienne de Communion, les mains jointes, revient au milieu de l'autel qu'il baise; se tourne vers les Fidèles, en disant "Dominus vobiscum".

Post-Communion Puis, devant le missel, les bras étendus, il récite les ou l'oraison correspondant en nombre aux **Secrètes** et **Oraisons** du début de la messe...

A la page 5 de cette étude, déjà, nous avons écrit que ces Oraisons et Secrètes furent les premières victimes des **massacres liturgiques inaugurés par Jean XXIII**. Evidemment leur disparition de la messe dite de Jean XXIII n'invalide pas le sacrifice; mais un **vrai prêtre se doit de les maintenir et de les réciter avec d'autant plus de ferveur que l'intention qui présidait à leur éviction était perverse et le signe avant-coureur de la liturgie protestantisée de Paul VI.**

(Lire la suite, même page, col. 2)

Ite missa est Le prêtre se retourne vers les Fidèles, et pour la dernière fois leur dit "Dominus vobiscum", suivi de la formule qui rappelle que le **sacrifice est accompli**: "Ite missa est": **Ite**, verbe à l'impératif qui joue le rôle d'interjection et d'encouragement, que l'on peut traduire par "**marchez, allez, persévérez dans votre effort spirituel**"... **missa est**: la messe est dite.

Parce que "Ite missa est" est aux messes des défunts remplacé par "Requiescant in pace", (= Qu'ils reposent en paix); aux messes de l'Avent, du Carême et du temps de la Septuagésime par "Benedicamus Domino" (= Bénissons le Seigneur), on peut voir dans cette prière de "renvoi" un chant **joyeux**, comme une sorte de coup de claxon final saluant la fin de la messe, victoire du Christ sur Satan...

Les différentes prières qui suivent et terminent la messe procèdent de circonstances historiques. Jadis, aussitôt le dernier chant de la messe solennelle ou solennisée, les Fidèles quittaient le sanctuaire, geste qui répondait à "**ite**" (= Allez!). Aux messes des Défunts, tous restaient à l'église, car la messe était suivie de l'**absoute**. Le "Benedicamus Domino" s'adresse aux Fidèles et les invite à méditer dans une fervente action de grâces les fruits de la messe qu'ils ont reçus.

Dernières Oraisons



Quand l'assistance a répondu, selon la nature de la messe, à la formule de "renvoi", "**Deo gratias**" ou "**Amen**", le Célébrant s'incline profondément au milieu de l'autel, les doigts joints posés sur le rebord, et, en témoignage de respect et d'amour, comme il le fit au début de la messe, récite: "Placeat ^{tibi} sancta Trinitas, obsequium servitutis meae, et praesta: ut sacrificium quod oculis tuae majestatis indignus obtuli, tibi sit acceptabile, mihi que et omnibus pro quibus illud obtuli, - sit te miserante, propitiabile" (= Recevez favorablement, ô Trinité sainte, l'hommage du ministère que je viens d'exercer, et faites que ce sacrifice tout indigne que je suis au regard de votre majesté, vous soit agréable, et devienne, par votre miséricorde, une oeuvre de propitiation pour moi-même et pour tous ceux pour lesquels je l'ai offert!").

Cette ultime prière est l'adieu du ministre qui a prêté sa personne au Christ-Rédempteur pour renouveler le sacrifice du Calvaire et le continuer en faveur des Chrétiens. C'est un bouquet fait de reconnaissance, d'humilité; une supplication confiante, après laquelle le prêtre dépose un baiser sur l'autel, qui symbolise le Christ; enfin, il se retourne vers les Fidèles et les bénit.

Bénédition du prêtre Le Célébrant élève les mains vers le Ciel, d'où descend toute grâce, se tourne vers l'assistance; et traçant sur elle un grand signe de croix dit: "Bénédict vos Omnipotens Deus Pater et Filius et Spiritus sanctus. Amen" (= Que Dieu tout-puissant vous bénisse, le Père, et le Fils, et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il).

(Lire la suite dans B.C. 120)

Dernier Evangile

La messe se termine par la lecture du Prologue de l'Evangile de St Jean. Admirable dans sa profondeur, ce texte sacré est comme un résumé des principaux mystères de notre foi. Il était si vénéré par les Fidèles de St Augustin qu'ils voulaient le voir écrit en lettre d'or dans toutes les églises (De civit. Dei, X/19)... à "Verbum caro factum est" (Le verbe s'est fait chair), on met un genou à terre pour adorer le Verbe qui s'est abaissé jusqu'à nous.

POSTFACE

Ravi en extase, le prophète Jérémie, six cents ans avant l'incarnation, voit se dresser des autels dans tout l'univers ; il voit s'avancer le prêtre nouveau ; et il tombe à genou ; et il s'écrit : "Ecce venit" (le voici qui vient)... Son esprit franchit les siècles, et il contemple dans le lointain des âges, les peuples qui gravissent la montagne de Sion, pour recueillir une abondance de biens, tandis que des hauteurs du Ciel, la voix du Très-Haut proclame : "Je rassasierai mon peuple ; l'enivrerai l'âme de mes prêtres de biens" (XXXI, 12-15).

Ces prophéties sont accomplies ; sous nos yeux, chaque jour, elles se réalisent à l'autel catholique, quand le prêtre, - autre Christ, - gravit, comme lui gravissait le Calvaire, les degrés qui le mènent à la pierre où il va renouveler et continuer l'auguste sacrifice accompli le vendredi-saint.

On comprend dès lors que l'Eglise dans sa sagesse ait écrit ces paroles d'or, dans le Catéchisme du Concile de Trente, comme le guide suprême du prêtre célébrant la sainte messe : "*Non seulement, il n'est pas dans les cérémonies prescrites par les rubriques un geste, une parole qu'on puisse regarder comme inutiles et superflus, mais tous ont pour but de faire briller davantage la majesté d'un si grand Sacrifice, et de porter les Fidèles, par les signes salutaires et mystérieux qui frappent la vue, à la contemplation des choses divines voilées dans le Sacrifice*".



JESUS FLAGELLE AUJOURD'HUI
DANS LA FAUSSE MESSE

Bénédictio.



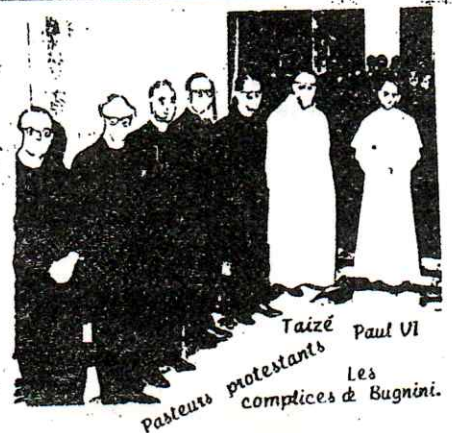
Aussi est-ce avec la terreur du coupable qui sent la juste vengeance divine suspendue sur sa tête, que j'ai assisté, le coeur brisé et l'esprit troublé, à la destruction de la liturgie de la sainte Messe, par un démon lubrique (Que celui qui est intuitif comprenne !), dont le Suppôt était le F***M*** Bugnini, simple prêtre ; mais devenu le maître à penser tout-puissant du Vatican, sous le règne de Paul VI. Cet homme pouvait entrer nuit et jour chez Paul VI ; il lui présentait un document à signer, où sans même le lire, le Pontife apposait sa signature. La plupart du temps, le misérable Bugnini était allé chercher sa science liturgique dans des traductions d'auteurs luthériens. Ses collaborateurs de choix étaient des Pasteurs protestants. Aussi dans une inconstance qui, par l'image, publiera pour les générations à venir, son crime, en mai 1970, il décida Paul VI à se faire photographier en leur compagnie, au Vatican même.

Chassé par Jean XXIII de la Congrégation des Rites où il était un petit employé, non pour son Incompétence qui était notoire, mais pour sa vie privée, Bugnini devint sous Paul VI secrétaire de la Congrégation dont on l'avait exclu. Dès lors, ce triste individu parle avec audace aux plus hauts prélats ; en impose même au cardinal Cicognati, secrétaire d'Etat, donc second personnage officiel de l'Eglise, qui s'en plaignit un jour à Mgr Lefebvre... Quand Maître Schambert, vint en mon nom, exposer au cardinal Guth, Préfet des Rites, l'injustice que m'avait faite mon évêque, Mgr Pirolet, le prélat me donna le Privilège de l'autel portatif, et ajouta :

"N'en parlez pas à mon secrétaire, Mgr Bugnini : il ferait annuler cette faveur, car ici, ce n'est pas moi qui commande.

Ce Bugnini fut donc l'instrument diabolique qui réalisa la prophétie de Daniel : vers la fin des temps, "la puissance sera donnée contre le sacrifice de la Messe, à cause de nos péchés" (VI/12). Et c'est l'oeuvre de ce faussaire, imposée à Paul VI par des voles coupables qui est devenue la prière de l'Eglise conciliaire !!!

REJETONS LA AVEC MEPRIS !



Taizé Paul VI
Les Pasteurs protestants
Les complices de Bugnini.